

Promenades poétiques



Promenades poétiques

Promenades poétiques

Atelier Sauvageot

Kinga Csizmadia

Jakab Daróczy

Veronika Farkas

Fanni Filyó

Blanka Halápi

Kinga Sümegi

Csillag Tarnai

Et les amis de l'Atelier

Flóra Farkas

Goburdhun Marine

Illés Klaudia

Morten Nissen

Sous la direction de Nils Renard



Cette édition a été réalisée avec le soutien du Collège Eötvös József ELTE, de la Fondation Franco-Hongroise pour la Jeunesse et de l'Institut français de Budapest, dans le cadre du concours « Az Oktatási Hivatal által nyilvántartott szakkollégiumok támogatása » (NTP-SZKOLL-18-0012).

Collège Eötvös József ELTE

Budapest, 2019

Responsable de l'édition : Dr. László Horváth, directeur du Collège Eötvös József ELTE

Sous la direction de Nils Renard

Copyright © Collège Eötvös József ELTE 2019 © Les auteurs

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Imprimé par CC Printing Szolgáltató Kft.

1118 Budapest, Rétköz u. 55. A/fsz. 2.

Représentante légale : Ilona Szendy

Mise en page : Kinga Csizmadia, Szabolcs Csizmadia

Iconographie : Anna Farkas

ISBN 978-615-5897-17-7

ISBN 978-615-5897-17-7



9 786155 897177 >

Table des matières

Préface.....	9
Les auteurs	17
<i>Kinga Csizmadia</i>	17
<i>Jakab Daróczi</i>	18
<i>Veronika Farkas</i>	19
<i>Fanni Filyó</i>	20
<i>Blanka Halápi</i>	21
<i>Nils Renard</i>	21
<i>Kinga Sümegi</i>	22
<i>Csillag Tarnai</i>	22
I. « Je suis poète, mes talents sont nombreux »	25
<i>Kinga Csizmadia : Art poétique</i>	25
<i>Jakab Daróczi : Je suis poète, mes talents sont nombreux</i>	25
<i>Veronika Farkas : Je suis « Poétesse »</i>	26
<i>Blanka Halápi : Je suis poète, mes talents sont nombreux</i>	27
<i>Morten Nissen : Je suis poète</i>	28
<i>Kinga Sümegi : Je suis poète, mes talents sont nombreux</i>	29
<i>Csillag Tarnai : Je suis poète, mes talents sont nombreux</i>	30
II. La ville.....	31
<i>Kinga Csizmadia : Budapest, Statue de la Liberté</i>	31
<i>Jakab Daróczi : Bonjour mon amour !</i>	33
<i>Flóra Farkas : La promenade ruminative</i>	34
<i>Veronika Farkas : Envie de partir</i>	34
<i>Blanka Halápi : Souvent, quand le sommeil m'évite...</i>	36
<i>Klaudia Illés : L'arrivée du printemps, une belle floraison...</i>	38

	<i>Kinga Sümegi : Balatonszéplak-alsó.....</i>	39
III. Poésie en vers.....		41
	<i>Kinga Csizmadia, Klaudia Illés : Cette chronique secrète et volumineuse.....</i>	41
	<i>Veronika Farkas, Blanka Halápi, Csillag Tarnai : Trois demoiselles – une création.....</i>	41
IV. L'automne répond au poète		43
	<i>Veronika Farkas : L'arrivée de l'automne.....</i>	43
	<i>Blanka Halápi : L'apologie de l'automne.....</i>	45
	<i>Csillag Tarnai : Chanson d'automne</i>	45
V. Poèmes en prose.....		47
	<i>Kinga Csizmadia : Fermez ce livre... ..</i>	47
	<i>Veronika Farkas : Le poème.....</i>	48
	<i>Blanka Halápi, Csillag Tarnai: Qu'est-ce que c'est, que la poésie? .</i>	49
VI. Personnages littéraires		51
	<i>Kinga Sümegi : Je ne t'aime pas si tu es mon père... ..</i>	51
	<i>Blanka Halápi: L'idiot saint</i>	52
	<i>Csillag Tarnai : Estragon et Vladimir.....</i>	53
VII. Prose poétique		55
	<i>Kinga Csizmadia : À Judit.....</i>	55
	<i>Csillag Tarnai : Prose poétique sur le lac Balaton</i>	56
VIII. Poèmes inspirés par des images de Paris		59
	<i>Veronika Farkas : L'agonie de l'hiver et le triomphe du soleil</i>	59
	<i>Csillag Tarnai : J'ai visité Paris... ..</i>	60
	<i>Csillag Tarnai : Qu'est-ce qu'une sculpture ressent.....</i>	61
IX. Chute de poèmes et poèmes à chute		63
	<i>Csillag Tarnai : Le secret de la chute</i>	63

X. Poèmes à mots imposés.....	65
<i>Blanka Halápi: Ode.....</i>	65
XI. Poèmes écrits à plusieurs mains.....	67
<i>Le moment où j'ai vu.....</i>	67
<i>Quatre fois un, cela fait un poème.....</i>	69
XII. L'invitation au voyage en Francophonie	71
<i>A bord du bateau voile... ..</i>	71
<i>Et je suis partie.....</i>	72
<i>Des nuages oranges.....</i>	74
<i>Les étoiles vivent différemment au Nord... ..</i>	76
XIII. Rimbaud et l'art de la fugue.....	79
<i>Fanni Filyó : Papillon.....</i>	79
<i>Csillag Tarnai : L'exil.....</i>	81
<i>Veronika Farkas : Un nouveau chapitre</i>	83
<i>Halápi Blanka : « Tu as eu raison de partir, Arthur Rimbaud ».....</i>	84
XIV. Poèmes à plusieurs : thème libre.....	87
<i>Dix minutes.....</i>	87
<i>Poème fabriqué par quatre filles</i>	90
XV. Poème à base de mots donnés	93
<i>Fanni Filyó : « L'invitation au voyage ».....</i>	93
<i>Blanka Halápi : Incendies</i>	93
<i>Csillag Tarnai : A ne pas raconter aux adultes.....</i>	95
XVI. A propos de Hugo	97
<i>Fanni Filyó : C'est une nuit d'hiver.....</i>	97
<i>Csillag Tarnai : Vous</i>	98
XVII. Sensation et saisons	101

<i>Fanni Filyó : Le réveil du printemps.....</i>	<i>101</i>
<i>Fanni Filyó : Le silence.....</i>	<i>102</i>
<i>Csillag Tarnai : J'ai froid</i>	<i>102</i>
<i>Veronika Farkas : Les saisons et les Lions</i>	<i>104</i>
<i>Halápi Blanka: Renaissance</i>	<i>105</i>
XVIII. Personnages historiques	107
<i>Veronika Farkas : Louis XVII – Le Petit Louis</i>	<i>107</i>
XIX. Il y a... un poème.....	109
<i>Kinga Csizmadia : Noir et blanc</i>	<i>109</i>
<i>Veronika Farkas : Il était une fois un pont magnifique... ..</i>	<i>109</i>
<i>Fanni Filyó : Il n'y a pas.....</i>	<i>110</i>
<i>Nils Renard : Vague marine</i>	<i>110</i>
<i>Csillag Tarnai : Oubliez.....</i>	<i>111</i>
XX. Promenades solitaires.....	113
<i>Kinga Csizmadia : 48° 51' 12 N ; 2° 20' 55 E.....</i>	<i>113</i>
<i>Veronika Farkas : Quel secret la forêt magique cache-t-elle ?.....</i>	<i>114</i>
<i>Veronika Farkas : Vingt-cinq kilomètres</i>	<i>117</i>
<i>Blanka Halápi : Le réveil de Tatyana</i>	<i>119</i>
<i>Nils Renard : Poème en hongrois.....</i>	<i>121</i>

Préface

Au seuil de ce recueil, il est nécessaire de prendre toute la mesure de l'immense défi que constitue la publication d'une œuvre littéraire collective, et en particulier d'une œuvre poétique. Défi contre le sentiment d'inutilité qui menace toujours de recouvrir tout effort de nature littéraire, défi contre « le vide papier que la blancheur défend¹ », défi encore contre les obstacles du temps et de la matière, propres à toute entreprise humaine, et défi contre soi-même, contre la gêne à écrire de la poésie et à faire de la poésie au XXI^{ème} siècle, alors que tous les codes poétiques semblent avoir été abolis et que la place du poète dans la cité n'est plus celle qu'elle a pu être en d'autres temps. Dans ce défi, toutefois, la possibilité d'écrire collectivement et l'immense soutien apporté par les institutions, qui ont d'emblée souhaité parrainer cet ouvrage, ont joué un rôle essentiel pour faire de ce qui n'était qu'un exercice de langue et d'écriture, une œuvre en soi.

Cette œuvre est née dans un environnement de travail unique, et qu'il convient ici de présenter au lecteur. On pourra comprendre ainsi l'originalité de ce recueil poétique, qui ne cache pas ses origines laborieuses, ni la dimension d'apprentissage constant qui a présidé à sa naissance. L'Atelier Sauvageot, qui est l'auteur collectif de ce texte, est constitué des étudiants spécialisés en français du Collegium Eötvös. Cet atelier de travail porte le nom de l'illustre prédécesseur de toutes les lectrices et tous les lecteurs de français du Collegium Eötvös, Aurélien Sauvageot. En tant que lecteur de français

¹ MALLARMÉ Stéphane, « Brise marine », in *Œuvres complètes de Stéphane Mallarmé*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1945, p. 38.

cette année, mandaté, comme le veut la tradition, par mon institution d'origine, l'Ecole Normale Supérieure de Paris – Université PSL, je fus donc introduit dans cet atelier de travail déjà très autonome, doté d'un esprit de corps et d'un sentiment d'amitié collective très porteur, comme un nouveau général à la tête d'une armée déjà illustre, et j'appris autant d'eux qu'ils apprirent, j'ose l'espérer, de moi. Le choix de la poésie pour thème de l'année s'imposa à nous tous comme une évidence. Nous entreprîmes alors de relire et d'étudier toute la poésie française, en partant de ses origines médiévales, et cette exploration de la poésie constitua comme le fond sonore de la symphonie poétique à laquelle nous nous attelâmes. L'autre temps de cet atelier fut bien sûr l'écriture, hebdomadaire, des poèmes, avec un thème nouveau à chaque fois et des règles à respecter ou à dépasser, selon l'humeur du moment. Au groupe initial de l'Atelier Sauvageot, s'adjoignirent parfois, comme des visages croisés sur un long chemin, les amis de l'Atelier, de passage éphémère ou plus régulier.

Le choix de la poésie pour apprendre une langue et la pratiquer n'est pas une évidence. C'est même tout le contraire : la poésie est souvent considérée comme l'acmé d'une langue et d'une littérature, la forme d'écriture qui impose une maîtrise parfaite de la langue, de ses codes, de ses structures et de sa mélodie, et, à cet égard, elle serait réservée aux parfaits locuteurs de la langue. On pourrait en effet douter que des poètes comme Stéphane Mallarmé ou Paul Valéry soient les plus accessibles pour une personne apprenant le français. Il semblerait encore plus difficile de demander à des étudiants étrangers, même aussi doués que ceux de cette institution d'excellence, et qui m'ont sans cesse surpris par leur aisance dans cette langue française dont j'ai mesuré, en l'enseignant, la complexité, d'écrire des poèmes. On s'étonnerait encore plus de commencer par l'écriture d'un poème pour apprendre une

langue aussi étrangère aux langues indo-européennes, et pourtant si étonnamment mêlée à elles, comme un morceau d'un autre univers mais habillé de l'alphabet latin, que l'est la langue hongroise. C'est ce paradoxe que l'Atelier Sauvageot a assumé et a mené sur toute une année, avec une passion croissante, sans jamais trembler de s'en prendre à la poésie pour pratiquer une langue étrangère. Tandis que les membres de l'Atelier rédigeaient les poèmes en français qui forment l'essentiel du corpus présenté ici au lecteur, je me lançai dans l'écriture du seul poème hongrois présent dans ce recueil, du haut de mes deux mois d'apprentissage solitaire du hongrois : avec l'aide précieuse des étudiants qui ont relu ce poème, l'audace a payé et un poème est né, tandis que leur propre épopée linguistique et poétique a formé ce recueil.

Nous fûmes donc tous impliqués dans une épreuve linguistique autant que poétique, face à deux obstacles immenses : une langue étrangère et la langue poétique. Ecrire dans une langue étrangère peut déjà paraître difficile, tandis que l'écriture poétique implique, également, une forme d'extranéité à la langue quotidienne, si bien que les deux écritures imposent une certaine distance et l'impossibilité de l'immédiateté du discours. La poésie parut et s'affirma néanmoins comme une langue transcendante plutôt qu'un obstacle dans cette double entreprise, un espace commun implicite, permettant à chacun de progresser dans les langues, française et hongroise, en recourant à cet instrument de remise en cause du mot et du monde qu'est la poésie. En un sens, nous poursuivîmes l'entreprise rimboldienne, esquissée dans la lettre du 15 mai 1871 à Paul Demeny, dite « Lettre du voyant », résumée par cette brève formule : « trouver une langue² ». Rimbaud a en effet paru

² RIMBAUD Arthur, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009, p. 346.

chercher dans la poésie une autre langue, la recomposer, lui qui, une fois installé à Aden, avoue ne plus pouvoir supporter les mœurs ni même « la langue de l'Europe³ », et préférer ainsi rester dans un environnement linguistique tout autre, après avoir maîtrisé à la perfection le français et les codes poétiques et les avoir recomposés entièrement. L'apprentissage des langues est finalement un exercice poétique similaire : il s'agit de franchir une frontière dans la langue et la pensée, de décomposer le rapport des mots et des choses, du signifiant et du signifié, et de parer toute chose d'un nouveau son, d'une nouvelle mélodie, à la façon d'une nouvelle genèse. Nous éprouvâmes tous ce choc, cette interrogation sur les mots, sur le monde, en employant non pas une, mais deux autres langues, la poésie acquérant ainsi le statut de langue rejoignant nos entreprises et leur donnant un terrain commun. Nous fûmes comme jetés dans Babel mais avec la poésie comme dictionnaire.

Dans cet exercice à plusieurs voix, la poésie s'est imposée comme un outil essentiel d'apprentissage en offrant également la possibilité de marier les mots en dehors des codes habituels, de mener la syntaxe aux limites du possible, d'éprouver le rapport charnel aux mots et aux sons. Ce qui, dans le cadre d'un apprentissage normal, n'est pas possible, comme de faire parler le Danube, le redevient dans une situation poétique, et abolit les contraintes en offrant de magnifiques perspectives sur les mots. L'Atelier Sauvageot a été pour nous tous cette expérience aux frontières de langue et du monde, mais aussi une épreuve cathartique pour nous tous. Chaque semaine, les membres de l'Atelier ont dû écrire, puis réciter ces poèmes devant le groupe, ce qui, pour chacun, a constitué une sorte de confession mais aussi de partage, aidant à dépasser les douleurs et les peines, à exprimer autrement les sentiments et les voix intérieures,

³ Idem, p. 527. Lettre du 6 mai 1883, Harar.

autrement que par l'échange habituel et quotidien d'informations évidentes, puisque le plus profond en nous-mêmes a pu s'exprimer, s'extérioriser, et être dépassé. Plutôt que de comprendre et écouter les causes extérieures qui agissent sur nous et provoquent nos sentiments, nous avons ainsi partagé cette intériorité, ces pensées inaudibles et tues dans la quotidienneté, à travers l'écriture poétique qui rend cet autre monde audible, par le choc des sens et des sons. Même les plus timides ont exécuté cet exercice sans trembler, puisque la poésie a formé cette sphère du partage où tout peut être dit. Nous avons, ainsi, habité poétiquement le monde, pour reprendre la formule de Hölderlin, et cette demeure commune aura été, pour nous tous, l'Atelier Sauvageot, cette « cave aux poèmes » selon la formule de Morten Nissen, l'un des amis de l'Atelier.

La récitation des poèmes a également joué un rôle essentiel, car, portée par les lèvres qui ont écrit ces mots, la poésie de chacun de nous a pris plus de sens, plus d'incarnation, et a renoué avec ses origines médiévales, cet art des trouvères et des troubadours qui s'exprimait si bien dans les tournois de chevalerie, par la déclamation et la récitation. En la façon de ces poètes, nous avons jouté poétiquement chaque semaine et avons appris à explorer les règles et les codes de la poésie française. Car il a fallu passer par l'apprentissage et l'histoire de la poésie française, explorer ses origines, ses élans, ses rêves comme ses échecs, et ses permanentes renaissances. Comme Rimbaud, nous pourrions dire : « Ce fut d'abord une étude⁴ ». La grande quête aura sans doute été celle de l'alexandrin, ce vers que j'ai tenté d'imposer au départ comme épreuve linguistique suprême, avant d'y renoncer, même si de belles réussites ont permis de tutoyer cet idéal. Nous n'avons en effet renié aucune des règles de la poésie, avons tenté de les faire nôtres, de les comprendre,

⁴ *Idem*, p. 263. *Une Saison en enfer*, « Délires II, Alchimie du verbe ».

de les mettre à l'épreuve de notre forge poétique, même si la liberté a dominé dans l'écriture et si la forme naturelle a paru être le vers libre ou la prose, qui domine dans ce recueil, n'en déplaît à Malherbe. Bon nombre des poèmes qu'on va lire ont d'ailleurs entretenu avec la longue histoire de la poésie française des parallèles, des échos, parfois volontaires, parfois involontaires, et, à la faveur de l'affermissement de styles individuels, des constantes sont apparues. Telle auteure pourra apparaître, par ses images glacées et immaculées, comme influencée par Mallarmé, telle autre, par ses questions comme forme essentielle de poésie, aura développé un style reconnaissable entre tous, telle autre encore aura su explorer la poésie en prose dans toute sa puissance métaphysique et aura fait parler les animaux même, dans la lignée de la mission rimbaldienne du poète, qui est « chargé de l'humanité, des *animaux* même⁵ ». D'autres encore ont répondu autrement à ces tendances : une auteure, par la dominante solaire de ses productions aura formé un contre-univers mallarméen, plus proche de la contemplation du sud de la France par un Paul Valéry, et une autre, en jouant davantage sur les sonorités des mots et les explorations linguistiques, aura su renouer avec une forme de surréalisme, tandis que nous eûmes aussi un Apollinaire marqué par la quête de l'amour perdu. Il y eut enfin les amis de l'Atelier, qui ont su apporter leur originalité et ont formé des amis de voyage, sur la Mer intérieure de notre poésie, même si les vents les ont ensuite portés vers d'autres rivages.

Le lecteur est donc averti de la nature de ce recueil, exercice collectif, ascèse intérieure et moment de partage, labeur linguistique couronné par le sentiment d'achèvement qu'apporte la fin de tout poème, qui pourra inspirer au moins autant par la manière dont il est né, que par son résultat final.

⁵ *Idem.* p. 346. Lettre du 15 mai 1871.

Celui-ci, précisément, nous le devons à l'aide inestimable de nombreuses personnes, que je souhaiterais ici remercier, et à qui je dédie ce travail :

-Tous les membres de l'Atelier Sauvageot, et les amis de l'Atelier, véritable source d'amitié, d'inspiration et cœur de toute cette entreprise poétique pour laquelle ils ont apporté tout leur sérieux, leur enthousiasme, leur énergie et leur maîtrise admirable du français.

-Le Collegium József Eötvös, le berceau de cet Atelier Sauvageot, qui a formé ce château aux salles protectrices, loin du vacarme du monde, où la poésie peut naître, et son directeur, M. László Horváth, qui a immédiatement soutenu ce projet de publication et lui a donné corps. Je tiens également à remercier Mme Emese Egedi-Kovács, qui m'aura aidé et soutenu sur toutes mes initiatives, tout au long de l'année, ainsi que Mme Anikó Kalmár.

-La Fondation Franco-Hongroise pour la Jeunesse, qui a été un soutien précieux pour toute cette année, et en particulier pour ce projet, d'emblée reconnu et soutenu, et pour lequel Mme Mariann Körmendy, Directrice de la Fondation, a proposé la publication, ce qui a constitué une marque de confiance immense et le point de départ vers l'actualisation de ce rêve.

-L'Institut français de Budapest en son ensemble, qui a apporté une subvention pour ce projet, et qui a été également un lieu de rencontres et de tous les possibles, sans compter la médiathèque de l'Institut, auquel je me suis si souvent approvisionné en nourriture poétique tout au long de cette année.

-En particulier, j'aimerais remercier Kinga Csizmadia et son père, Szabolcs Csizmadia , qui ont mené un travail

admirable pour la mise en page et la confection de l'œuvre finale, et sans lesquels rien de tout cela n'aurait été possible, ainsi qu'Anna Farkas, pour ses illustrations magnifiques, qui ont su donner une forme graphique à cette entreprise poétique.

Nils Renard

Budapest, Collegium Eötvös, le 10 mai 2019.

Les auteurs

Kinga Csizmadia

Formation initiale des professeurs de FLE et de hongrois, 4^e année

Imaginez un château vétuste sur les pentes du mont Gellért. Au sous-sol, une cellule monacale ornée d'étagères avec des livres improbables. Des doubles fenêtres qui laissent entrevoir l'obscurité de la nuit qui tombe. Rassemblés autour d'une table, semblables à des moines d'un scriptorium : les étudiants de l'Atelier Sauvageot. Dans ce coin perdu de Budapest, nous nous retrouvons, chaque semaine, pour promener notre esprit, sur douze pieds, dans un paysage littéraire. L'angoisse de la feuille blanche fait table rase des souvenirs confus de la journée. Une promenade solitaire, solidaire, avec des mots, le silence, le grésillement de la lampe autour de laquelle un papillon nocturne gravite, fasciné par la lumière.

Si, comme le dit Mallarmé, « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre ⁶ », celui-ci recèle un monde dans lequel les empreintes d'une promenade poétique sont inscrites. Si la littérature a pour mission de garder la mémoire, nous avons confié à ces pages l'écho de nos pas. Dans cet espace hors du temps, chaque instant s'éternise. Nous invitons le lecteur à cette halte : il saura lire entre les lignes le portrait fidèle de notre visage.

⁶ Stéphane Mallarmé, *Le Livre, Instrument Spirituel*, La Revue blanche, 1895-1896, p. 33-36.

Jakab Daróczi

Formation initiale des professeurs de FLE et de hongrois, 2^e année

On peut utiliser de grands mots ou des métaphores bien composées. Mais j'ai toujours été l'homme de la simplicité. J'ai toujours essayé de réduire le nombre de mes mots au strict nécessaire. J'ai succombé dans cette lutte plusieurs fois, mais ce fait ne m'a jamais empêché de réessayer. Et le meilleur moyen pour pratiquer la restriction de nos mots est la poésie.

La poésie est un voyage. Un voyage assez effrayant parce qu'on peut rencontrer tous les personnages qui habitent dans notre tête. C'est un voyage où on cherche la quintessence de n'importe quel sujet, parce que la poésie peut utiliser tous les sujets. Mais pendant cette recherche, on doit faire face aux obstacles inattendus et difficiles qui peuvent nous rendre désespérés. Et, en même temps, on a souvent tendance à penser qu'on a trouvé ce qu'on cherchait, et on s'arrête. Mais, en général, c'est le moment où il faut vraiment continuer notre chemin, car jusqu'à la vraie solution, la quintessence indiscutable, on doit faire seulement quelques pas.

Le petit livre que vous tenez dans vos mains est le résultat d'une telle recherche. On a essayé de faire face à nos obstacles, et j'espère pouvoir dire qu'on a gagné plus souvent qu'on n'a perdu. C'était un voyage intéressant et unique pour tout le monde. Et j'ai eu la possibilité d'y participer.

Veronika Farkas

Licence en études françaises, 4^e année

Elle se méfiait, pendant une dizaine d'années, de la poésie.

Pourquoi autant d'images déprimantes peintes avec des mots solennels dont le sens profond reste un mystère – du moins, pour une petite fille en quête de connaissance et... de joie (comme tous les jeunes, rien d'extraordinaire), se demandait-elle très souvent. Parfois, elle ne comprenait pas le message caché derrière ce rideau de tissu obscur d'expressions vagues. Ce qui devint clair en général à première vue, c'était la prédominance de la souffrance, du malheur comme « idées habituellement exprimées » par les poètes depuis des siècles. Détrompez-vous, elle ne niait pas du tout la valeur artistique de la poésie, elle était bien capable, en effet, de distinguer le niveau stylistique d'avec le niveau sémantique.

Puis, en septembre 2018 tout changea (ou presque, puisque évidemment, les poèmes écrits il y a cent ans ou trois cents ans ne changèrent point, mais l'angle sous lequel nous étudions la poésie française et surtout, l'ambiance dans laquelle nous le faisons) : en effet, entre les vieux murs – couverts de livres presque aussi vieux – du Collegium (qui lui est très cher), un voyage imaginaire commença, une promenade loin d'être solitaire, une promenade poétique pleine de rires et de découvertes, une création commune, des échanges culturels, l'expression sincère de sensations, de pensées intimes, sans peur d'être jugé par les membres de l'Atelier, au contraire, c'était l'appréciation, la curiosité et la bonne humeur qui caractérisaient toujours ces rencontres.

C'est nous-même qui sommes cachés derrière les lignes.

Quant à elle, elle s'efforça toujours – soit d'une manière consciente, soit malgré elle – de faire en sorte que l'espoir – souvent, sous forme d'un petit rayon de soleil – apparaisse dans la plupart de ses écrits. Il est indéniable que les mots ont du pouvoir : créateur ou destructeur, l'Histoire en est une preuve, mais surtout, notre monde actuel dans lequel l'arme la plus puissante des télécommunications est la parole, si elle a l'occasion de faire entendre sa voix sur la scène du monde, elle veut créer, faire réfléchir, elle veut partager un sourire, au lieu d'exprimer des douleurs réelles – ou pire – imaginaires. Ne lisons-nous et n'écoutons-nous pas assez de paroles, ne voyons-nous pas assez d'images chaque jour qui dévastent notre cœur ? Pourquoi ne pourrions-nous pas exprimer par la poésie autre chose que la douleur ? De quoi avons-nous le plus besoin : d'un voile sombre devant nos yeux ou du soleil qui nous éclaire ?

Fanni Filyó

Licence en études françaises, 3^e année

Je ne préfère pas révéler l'arrière-plan de la poésie. Je laisse plutôt le lecteur l'imaginer. Parce qu'en effet les arts n'expliquent pas le travail en amont, ils ne donnent que le fruit. Imaginez, vous mangez une pomme : comment en est le goût quand vous savez qu'elle a été transportée avec des péripéties dans le magasin ? Et quand vous ne le savez pas, vous imaginez seulement comment elle peut avoir un goût si délicieux. Eh bien, c'est dans l'imagination que se croisent le lecteur et le poète, non pas dans l'univers explicité.

Blanka Halápi

Licence en études françaises, 1^{ère} année

Je ne suis ni poète, ni artiste. Je suis curieuse avant tout. Je ressens cette immense soif de savoir, cette chasse infinie de la vérité et je ne peux pas me débarrasser du besoin instinctif de la création. Je suis pour toujours à la recherche de quelque chose qui me dépasse. J'échoue, je recommence. Rien n'est jamais sur le point d'être terminé. Tout est en évolution – nous reconstruisons, formulons, réduisons, détruisons sans cesse. Moi, je n'ai que mes rêves à offrir. Peut-être que je vois des choses dont personne ne s'aperçoit? Peut-être que tout ce que je pense, sens, découvre et reflète n'est que l'ombre pâle d'un monde invisible, une expérience commune dont je fais partie? Peut-être que ce n'est que de la répétition, je ne fais que raconter d'anciennes histoires de nouveau. Peut-être que personne ne s'y intéresse, peut-être que cela a peu d'importance.

Ce que je sais, c'est que pour moi, c'est essentiel.

Nils Renard

Lecteur de français au Collège Eötvös József ELTE en 2018-2019, et élève normalien agrégé d'Histoire (lauréat 2018), a dirigé le travail de l'Atelier Sauvageot, en parallèle de ses recherches en Histoire.

Kinga Sümegi

Formation initiale des professeurs de FLE et d'anglais, 3^e année

Csillag Tarnai

Études japonaises (majeur), études françaises (mineur), 1^{ère} année

Ce n'est pas difficile de se sentir solitaire dans un monde assez vaste et en même temps assez personnel et minuscule. On se perd en jouant à cache-cache avec soi-même dans le forêt décevante de la construction tremblante de ce qu'on appelle le Soi mais on est tout aussi perdu en se bousculant parmi les lumières oscillantes et lointaines des autres personnes. Le monde semble souvent assez froid quand on attend aux bords de l'univers saupoudré par les fragments fragiles de l'amour.

Mais quelquefois, le monde a tendance à nous surprendre en fournissant les plus belles opportunités inattendues. Les belles citations françaises, les rires qui ne cessent pas de tinter même après que le son s'est déjà tu, les yeux pleins d'amour, de chagrin et d'espérance, une atmosphère magique dont les traces sont gardées par les mots gravés dans le corps du papier vierge. Un voyage, une séparation, une retrouvaille à chaque fois.

J'ai tricoté un manteau des soirées passées avec l'Atelier pour me réchauffer quand le vent chuchote trop fortement parmi les étoiles.



I. « Je suis poète, mes talents sont nombreux »

Kinga Csizmadia : Art poétique

À Csillag

Je suis poète, mes talents sont nombreux, disent-ils. Pour moi, chaque instant est comme le premier ; au petit-matin, j'assiste à la création du monde. Je m'étonne que les saisons se succèdent, que les choses naissent et périssent. Mes amis restent des étrangers et les étrangers que je côtoie sont des amis inconnus. Dans mon enfance, mes jeux étaient sérieux et je ne cesse de jouer en étant adulte. Je ne comprends pas les « bonjours » et les « comment vas-tu ? », mais les yeux d'un chien me parlent. Le soir, j'ai peur de la mort de ceux que j'aime mais pour moi, la mort n'est qu'une autre aventure. La feuille blanche connaît la trace de ma main comme la cage d'escalier conserve l'écho de mes pas. Je suis poète, disent-ils, mais eux aussi, qui voient et qui respirent, sont des poètes qui s'ignorent.

Jakab Daróczy : Je suis poète, mes talents sont nombreux...

Je suis poète, mes talents sont nombreux,
J'ai les yeux pour me détourner et regarder,
J'ai les oreilles pour être sourd et écouter,
J'ai les bras pour repousser et embrasser,
J'ai les mains pour frapper et caresser,

I. « Je suis poète, mes talents sont nombreux »

J'ai les pieds pour rester et m'en aller,
J'ai le corps pour mourir et vivre,
J'ai ma conscience pour douter et accepter,
J'ai l'âme pour détester et aimer,
J'ai la mémoire pour oublier et me rappeler,
Et j'ai la bouche,
La bouche pour parler.

Veronika Farkas : Je suis « Poétesse »

Je suis Poétesse, mes talents sont nombreux,
Pour moi, écrire, c'est comme voyager
Dans un monde mystérieux.
C'est un monde bien particulier,
Difficile à comprendre, certes,
Mais grâce auquel je peux oublier,
Oublier les soucis quotidiens
Puisqu'ici, c'est mon imagination qui règne.

Comme je le sais, beaucoup d'entre les meilleurs ouvrages de l'histoire ne sont pas nés quand celui ou celle qui les avaient créés voyait la vie en rose. Moi, je ne suis pas du tout une grande écrivaine, mais écrire, c'est souvent un remède pour moi aussi ;

Quand les émotions s'accumulent,
Quand je ne veux plus parler à personne,
Quand la solitude devient ma meilleure compagnie,
M'exprimer par l'écriture,
C'est ce qui peut m'apaiser.

Le papier ne me juge pas,
Même si mes mots et mes rimes sont fort simples.
Le stylo veut rester dans ma main,
Je commence une nouvelle ligne,
Comme celle-ci, et voilà, les pensées viennent l'une après l'autre ;
Quelque chose de nouveau naît
Que je crée moi-même.
Ainsi, je vois ma confiance en moi revenir, je me redresse et je
continue à...
Écrire.

Blanka Halápi : Je suis poète, mes talents sont nombreux...

Je suis poète, mes talents sont nombreux,
j'essaie de montrer plus que ce que je vois avec les yeux.
Mes visions sont sûrement des illusions
ni justes, ni vraies – plutôt des rêves
du monde et de mon existence.
Les mots ne sont que des outils,
ils sont complètement vides
jusqu'à ce que quelqu'un les lise
et leur donne du sens.
Peut-être que je peux lui ouvrir une fenêtre
sur une autre dimension
et lui faire sentir que tout est en union
– l'union éternelle dans le temps congelé...

I. « Je suis poète, mes talents sont nombreux »

C'est trop que je désire
mais si je peux faire quelqu'un oublier,
vivre, respirer et penser,
cela suffit pour que ma vie ne soit pas
en vain...

Et si personne ne m'écoute ?
Et si personne ne me comprend ?
Et si ce que je dis n'est pas important ?
Peu importe.
Enfin, la vie – qu'est-ce que c'est ? –
n'est plus qu'un joli rêve.

Morten Nissen : Je suis poète...

Je suis poète,
Mes talents sont nombreux,
Je vis dans une cage,
J'écris des poèmes,
J'envoie les messages,
Je les jette sur la mer,

Je suis poète,
Mes souffrances sont nombreuses,
Il n'y a pas une vie plus malheureuse.
Les autres ont des talents – des cadeaux
Mais j'écris pour moi et pour eux,
Ah, c'est un fardeau.

Kinga Sümegi : Je suis poète, mes talents sont nombreux...

Je suis poète, mes talents sont nombreux,
Je peux faire rire et penser les autres.
Je m'adresse à tout le monde, bref,
A tout le monde qui me lit,
Je cherche à changer les choses
Avec rien d'autre que des mots écrits.
La joie de mes lecteurs est
Ma joie à moi – pas la même,
Mais ce que je ressentais autrefois.
Mes mots peuvent agir
Mieux que moi, qui ne possède comme outil
Que de dessiner mes pensées, je crois.
J'espère, mais je ne peux savoir,
Si mes mots aideront les autres à voir
Plus clairement et plus précisément
Les choses qu'ils veulent observer
Dans ce monde courant des idées perturbées.
Mes poèmes sont des remèdes... Des autres ? Je sais pas.
Mes remèdes, certainement, quand je les écris
Et j'espère qu'ils me sauveront de l'oubli.

Csillag Tarnai : Je suis poète, mes talents sont nombreux...

Je suis poète, mes talents sont nombreux
Je vois la merveille à la danse des étoiles
Et le vent fort me raconte des histoires
Pour rester poète, il faut être courageux

Car en écrivant des mots, la nature est mutilée
La langue est source de malentendus
Le silence nous rend séparés et tendus
Et quelquefois, je ne peux que crier

Je n'arrive pas à finir une seule phrase
En créant, je détruis tout ce qui est né
Je ne peux pas écrire cette destinée
Pourtant, je crois, je suis la peur sage

Je vois les secrets du silence et du cœur
Et toutes les souffrances d'homme sont les miennes
Mais je ne peux pas te libérer des tiennes
Mon pouvoir reste à la danse, au silence et aux jeux

Assieds-toi à côté de moi ;
*Écrivons des choses éternelles*⁷,
Et quand rien n'est clair
On rit et on s'embrasse, en disant n'importe quoi

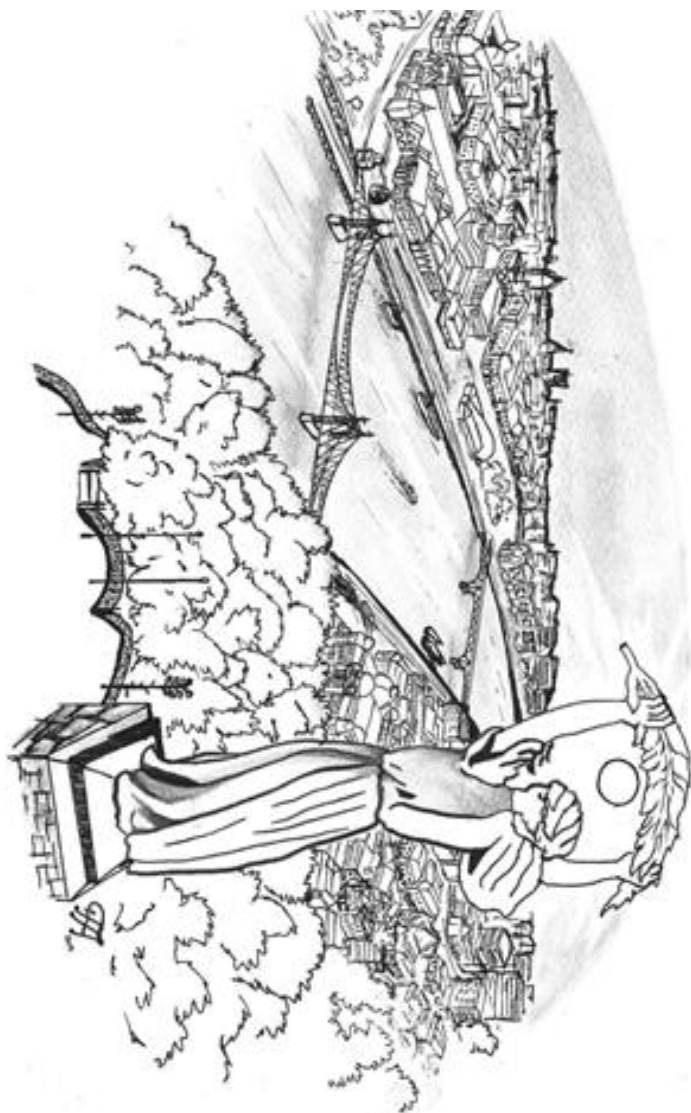
⁷ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Édition du groupe « Ebooks gratuits », 1943, p. 64.

II. La ville

Kinga Csizmadia : Budapest, Statue de la Liberté

À Nils

À l'aube, la ville est encore habillée en brouillard. Du haut de la montagne, tu observes cette voie lactée qui s'étend à tes pieds. La nuit, tu n'as point fermé l'œil. Petit à petit, les premiers rayons du soleil chassent la brume qui entraîne avec elle le sommeil des habitants. Tandis que tu observes le ruban argenté du fleuve qui sépare en deux cette carte en relief, des oiseaux te rendent visite et s'installent sur tes épaules. Tu promènes ton regard guidé par les ponts sur un paysage auquel la lumière du jour redonne ses couleurs habituelles. Vers midi, le bourdonnement de cette fourmilière te fait oublier le chant des oiseaux. Tu te réfugies, immobile, à l'ombre de ta feuille de palmier que le vent essaie vainement d'agiter. L'après-midi, tu assistes au changement de décor rituel : les nuages prennent des couleurs rougeâtres et les fenêtres de la ville s'enflamment tout d'un coup. Tu appelles à l'aide : l'obscurité tombant du ciel vient calmer cet incendie. Le firmament nocturne se réveille : il ouvre ses innombrables yeux qui trouvent leurs jumeaux exilés dans les réverbères. Arrivent pour toi les heures de la solitude des souverains : abandonnée et entourée par une ville entière, tu as été et seras toujours libre.



Jakab Daróczy : Bonjour mon amour !

Bonjour mon amour !
Comment vas-tu ?
Moi ? Je suis perdu.
Je t'ai quitté et tu as changé.

Je ne trouve pas les arbres au bord de ton fleuve.
Je ne trouve pas le parc où j'ai lu.
Je ne trouve pas les rues où je me suis baladé.
Je ne trouve pas mes amis.

Tu as beaucoup changé, mon amour.

Tes vieux miracles, où sont-ils ?
Pourquoi tes bâtiments sont-ils si petits ?
Pourquoi ta promenade est-elle si ennuyeuse ?
Où est mon banc préféré ?
Et moi, où suis-je ?

Je m'arrête dans ton cœur,
Dans ton nouveau cœur,
Moderne et élégant,
Et je suis perdu.

Tu m'as quitté, mon amour.

Flóra Farkas : La promenade ruminative

Les escaliers Mont-Gérardiens
dessinés par les lumières oranges,
où le ciel et l'enfer se mélangent,
mon Dante, cependant qui ne sent rien,

à côté de toi ce Virgile triste vient,
sachant mieux les explications,
toutes les infernales complications,
nous descendons. Ce cerveau flamboyant,

dans lequel nous, qui sommes ensemble, guérissons
mes blessures; nous accompagnons les hérissons,
entre les feuilles, qui marchent sans soucis,

mais quelquefois ils ont peur aussi,
quand cette promenade profonde, nous la finissons
Je porte en moi leur cœurs qui battent, visibles ici.

Veronika Farkas : Envie de partir

Voyager, découvrir des mondes lointains,
Je veux partir, toute seule, disparaître soudain.
Endroits magiques, hautes montagnes, cascades sauvages,
Faites-moi rêver, soyez mon Espoir,
Dans les moments difficiles, ô, Beaux Paysages !

Forêts vertes, fleurs de mille couleurs,
Chemins cachés,
Inconnus,
Mystérieux,
Non ! Je n'ai pas peur !

En effet, il faut oser partir,
Oublier tout chagrin,
S'enrichir,
S'enfuir, car les jours se ressemblent
Tous... trop...
Et je souffre et je repense
Au passé, aux blessures...

S'envoler, comme un oiseau libre,
Vivre des aventures comme dans les livres
– c'est ce que je désire au fond du cœur –
Avant qu'arrive la dernière heure,
Parce que chaque minute est précieuse
Sur cette terre, dans cette vie – ô, oui, je suis chanceuse !
Cependant, sache que c'est à toi de la rendre belle,
De garder la foi,
De ne jamais abandonner et,
De pouvoir bien décider !

Blanka Halápi : Souvent, quand le sommeil m'évite...

Souvent, quand le sommeil m'évite
mais mon esprit libre quitte

ses murs, sa cage insupportable
je rêve en étant réveillé
et des images diffuses remplissent
la nuit longtemps foncée

Je rêve d'un monde mystérieux
que personne n'a jamais vu
qui n'était même pas réel
n'est plus qu'un enfant naïf
de mon imagination turbulente

Le lieu où l'harmonie règne
où les âmes ne sont pas en peine
et ce qui ne compte pas
c'est « le mien » ou « le tien »
parce qu'on partage la joie
la tristesse et la souffrance
et la possession n'a pas d'importance
Personne ne se dépêche
ou collecte de la fortune
Tous sont capables de rejoindre
le moment
en donnant
aux autres ce qu'ils peuvent

L'ennui, le besoin et le péché
n'entrent pas dans ce paradis
car les gens travaillent et apprennent
ce dont ils ont vraiment besoin.
Les hommes sages conduisent
le peuple,
eux qui ont toujours en vue
l'intérêt de ceux
qui ne sont pas eux
Et comme ça, la richesse
et le bonheur
dans les cœurs
apparaissent
Les esprits sont allumés
pour savoir que l'égalité
peut être dans la diversité.

(Ce monde ne viendra-t-il jamais
ou est-il temps que l'on agisse ?)

Klaudia Illés : L'arrivée du printemps, une belle floraison...

L'arrivée du printemps, une belle floraison,
Pas de nuage dans le ciel ciel, doux comme le miel
On est tout au début des temps, bonheur sans raison,
Le monde entier est tout proche du ciel.

Les gens chantent un peu partout
Mais un jour tout changera
L'harmonie se perdra
Comme si un loup
Avait mangé
Le soleil.

Tout au centre de la ville
La malice envahit les âmes
Ils sont tous coupables
Hommes et femmes.

Le soufre, le feu tout consumera
Sodome, tu disparaîtras.

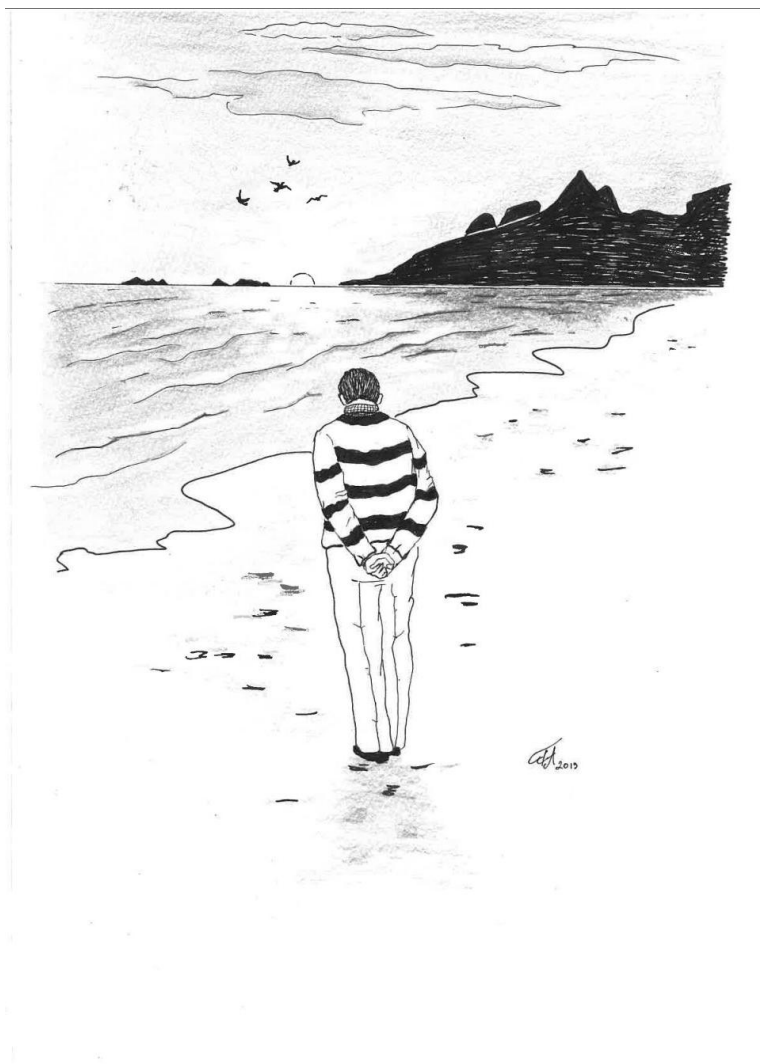
Kinga Sümegi : Balatonszéplak-alsó

Ma petite ville, elle n'est pas en France
C'est le paradis de presque toutes mes vacances
La grande source de mes souvenirs d'enfance
Une petite île où n'existait pas de souffrance

Elle est à côté de la mer de Hongrie
Pleine de maisons où tout le monde rit
Si je ne me baigne pas alors je lis
Toute allongée et en mangeant dans mon lit

Ici habite ma plus chère amie
On s'y promène presque chaque nuit
L'été, comme ça, elle s'enfuit très vite

L'été, elle passe mais restent les souvenirs
Mon cher Balatonszéplak-alsó
Pour moi, tu es la plus belle des villes



III. Poésie en vers

Kinga Csizmadia, Klaudia Illés : Cette chronique secrète et volumineuse...

Cette chronique secrète et volumineuse
Recèle l'histoire fameuse et lumineuse
D'un légendaire bon roi qui a mérité
L'admiration de tous par sa témérité

Le Royaume pleure à cause de son absence
Ayant perdu pour toujours son unique essence
Ce roi qui fut vainqueur de fameuses contrées
Monta sur un papillon qui l'a emporté.

Veronika Farkas, Blanka Halápi, Csillag Tarnai : Trois demoiselles – une création

Des feuilles de mille couleurs couvrent les chemins
Peut-être oublierai-je mes chagrins
Je trouve enfin ce que je cherche demain
En effet, je veux partir loin,
Très loin.

III. Poésie en vers

Les vallées où j'ai trouvé mon courage,
La plage où je l'ai demandée en mariage...
Mon Amour, je vois encore ton visage.
Ô, ma Jeunesse, mes Mémoires, ô ces belles images !
Adieu !

Dans mon cœur se réveille un nouvel espoir.
Enfin, se termine ce terrible soir.
Je laisse partir mon Passé
Et j'ose croire
Que mes rêves ne sont pas illusoires.
Au revoir !

IV. L'automne répond au poète

Veronika Farkas : L'arrivée de l'automne

Les feuilles dorées chuchotent et chantent
Des chansons d'adieu tristes, ensemble,
Avant l'agonie sombre de l'automne
Qui va s'emparer de ce monde
Bientôt.

Le soleil s'éloigne
De la terre hivernale,
Laissant la place
Au règne du temps épouvantable.

Les pluies glacées viendront
Et nous oublierons
Les petites pluies rafraîchissantes
Dans la chaleur brûlante
De l'été.

De tristes nuages gris couvriront les cieux
Et, admirer la lumière et le ciel bleu,
Ce sera le privilège des avions et des oiseaux
Qui s'envolent, libres, vers les pays équatoriaux.

Tandis qu'ici, le Roi étend son énorme manteau
Tissu de quelque chose de très beau ;

IV. L'automne répond au poète

Chacun des flocons de neige est unique,
Chacune des fleurs de givre est magnifique,
Et quand le vent siffle
C'est déjà comme une musique :
Une musique lente...
Est-ce que tu l'entends ?

Sur les quais du Danube,
Les passants marchent, silencieux...
Je ne vois que des fourrures blanches ou noires,
Les gens, cachés derrière les chapeaux et les écharpes,
Ils se baladent, ils attendent ou se hâtent... quelque part.

D'où viennent-ils ?
Ils vont où ?

Parfois, ils ne lèvent même pas les yeux
Et ne voient pas la beauté qui est autour d'eux...

Mais le printemps va arriver enfin,
Et les visages apparaissent soudain, sincères,
Souriants, car l'amour et la passion renaissent
Avec la Nature qui, lentement, se réveille.

Blanka Halápi : L'apologie de l'automne

Mois, je suis la solitude incarnée
dès le début du temps, j'ai été prédestiné
à apporter le chagrin, la mélancolie,
à faire tout souvenir
de la fuite de la vie
C'est ma prison éternelle
que je ne peux jamais quitter
si je perdais tout cela
je cesserais d'exister
Ne crains rien
je suis mortel dans mon immortalité
je ne désire qu'un peu d'espoir
et quelques éclats de gaieté.

Csillag Tarnai : Chanson d'automne

Le temps passe et nous sommes tous les victimes de cette jolie fille cruelle. Le cercueil est presque prêt et les rêves froids et éternels t'attendent. Mes pieds sont assez lourds, mon ami, du crime dont je suis accusé mais que je n'ai jamais commis. N'aie pas peur, car mon étreinte peut sembler être un cage mais la liberté de l'hiver te coûtera ton âme. Je suis aussi une victime, mais je ne peux pas chanter ou crier; il faut que je fasse mon travail en silence et en pleurant pour toute l'éternité.



V. Poèmes en prose

Kinga Csizmadia : Fermez ce livre...

Fermez ce livre.

Regardez le soleil qui se lève et se couche toujours à la bonne heure, comme un servent fidèle.

Regardez les montagnes qui deviennent vallées en s'agenouillant et plaines en se couchant.

Regardez les arbres qui s'habillent en vert au printemps, en orange en automne et qui laissent tomber leur manteau en hiver parce que la terre a froid.

Écoutez la pluie : il pleut, il pleure comme un enfant abandonné parce que le monde, il est seul au monde.

Écoutez les battements d'ailes des oiseaux, l'écho des intermittences de votre cœur.

Écoutez le vent souffler : il fait chanter les bois.

Regardez les vagues qui s'évanouissent sur la plage.

Écoutez les vagues qui gémissent sur la plage.

Regardez les vagues qui s'évanouissent en gémissant sur la plage.

Écoutez les vagues qui gémissent en s'évanouissant sur la plage.

Poésie de la vie, poésie du monde – *et tout le reste est littérature*.⁸

⁸ Paul Verlaine, *Jadis et Naguère*, Bibebook, 1884, p. 18.

Veronika Farkas : Le poème...

C'est comme un fleuve sauvage,
Indomptable,
Qui cherche lui-même
Son chemin,
Qui le creuse profondément
Dans la terre,
Sans cesse,
Sans pitié,
Il emporte même les pierres
D'une vitesse stupéfiante
Il les emmène
En ce voyage mystérieux, irréversible
Dont la destination finale est encore imprévisible.

Les mots...
Ces petites gouttes d'eau, ils veulent couler libres, sans barrières,
Ensemble,
Sans règles sévères.

Aujourd'hui donc, chers Poètes, chères Poétesses,
Nous devons libérer le poème de ses chaînes ;
Des rimes imposées,
De la tyrannie de l'alexandrin,
Et, surtout,

Des jugements immédiats qui n'épargnent ni forme, ni poète, ni création.

En effet, ce qu'il faut défendre ce sont tous ces chefs-d'œuvre que nos artistes nous donnent et qui valent, tous, de l'or.

Blanka Halápi, Csillag Tarnai: Qu'est-ce que c'est, que la poésie?

La poésie est la poésie,
comme une rose est une rose est une rose.⁹
Pourquoi un vrai poète
ne supporte-t-il pas les règles ?
C'est une puissance incommensurable, l'inspiration,
qui l'envahit comme une vaste inondation
plus forte que l'homme qui tente de lui donner une forme

A quoi ça sert de suivre un chemin
qui ne donne aucune rédemption
d'essayer d'encadrer l'inexprimable
par les limites illusoires – périssables
des langues.
En se libérant des mots
qui circulent dans nos cerveaux
on s'approche de mieux en mieux
de la vérité qui est déguisée
dans le néant
A la fin, il ne reste que du silence.

⁹Gertrude Stein, *Geography and Plays*, Boston, The Four Seasons Publisher, 1922, p. 187.

V. Poèmes en prose

Renions la parole et l'écriture
et restons muets dans le futur.

VI. Personnages littéraires

Kinga Sümegi : Je ne t'aime pas si tu es mon père...

Je ne t'aime pas si tu es mon père.
On t'attendait chaque année
Mais pas parce qu'on voulait te rencontrer
Bon, pas comme ça, si ce n'est pas vrai
Tu n'existes pas et c'est moi qui suis désolée.
Pendant longtemps j'étais curieuse
Mais ça a été un choc et je suis devenue furieuse
Un choc absolu: tu n'es que mon père!
Et tu étais mon père pendant toutes ces années.
Il faisait sombre et j'avais sept ans
C'était une longue nuit de décembre
Quand mon frère et moi, on a découvert
Ton secret. Bon, maintenant je sais
Qu'il l'avait déjà découvert avant.
Mais pour moi, ça a été douloureux
Je m'attendais à des rennes,
A un traîneau et à toi aussi...
Mais pas comme ça !
Tu aurais dû porter des vêtements rouges
Et ta longue barbe blanche... est aussi un mensonge
Cher Père Noël! Le chocolat c'est gentil, mais
Je ne t'aime pas si tu es mon père.

Blanka Halápi: L'idiot saint

Tu es tombé sur Terre
une personne toujours étrangère
Tu étais la clarté,
un rayon de soleil
plus qu'un humain
et quand même inférieur
sans prendre conscience
de ta valeur
le monde n'était pas prêt
à s'apercevoir de ta pureté
« Idiot! Fou! Retardé! » –
c'est ce qu'ils disaient
parce qu'il avaient peur
de s'avouer que c'étaient eux
pleins de péchés et d'erreurs
Tu ne comprenais rien
la seule chose qui t'a stupéfié
la misère,
la souffrance
et tu voulais aider
En leur donnant ton âme et ton cœur
Mais ils étaient égoïstes, orgueilleux
Leur monde rigoureux
étroit, froid, superficiel
t'a brûlé
t'a brutalement consumé
leur crasse ne pouvait pas

obscurcir ta lumière
Tu es monté au ciel.
Ton esprit d'enfant n'a pas pu
supporter la peine et l'ignorance
l'indifférence des autres
Tu étais abandonné
Il fallait t'en échapper
Donc tu as créé
un univers idéal
dans ta tête perplexe
Enfin, personne ne supporte
que quelqu'un soit si innocent
tellement mieux et supérieur à eux
pourtant humble et généreux –
Comme ça tu as disparu
quand même survécu
dans notre mémoire
comme l'idéal.

Csillag Tarnai : Estragon et Vladimir

On attend la fin du monde
On attend pour toute l'éternité
On attend quelqu'un qui ne vient jamais
On attend un peu de clarté
On attend un chemin
qu'on peut suivre main dans main
On attend le sauvetage
qui nous a trompés à chaque fois
On attend la mort

sans vouloir mourir

On attend la vie

sans pouvoir vivre

On est attachés à un rêve

dont l'existence n'a jamais été vérifiée.

Tout ce qui reste, c'est l'espoir d'être trouvés.

On trotte, on tombe, on meurt et qui sait

si l'on se réveille vraiment le matin ?

On ne vit que dans une existence stérile et lointaine

En attendant quelqu'un qui ne vient pas.

J'attends quelqu'un qui ne vient pas.

VII. Prose poétique

Kinga Csizmadia : À Judit

Si tu devais mettre en scène qui tu es, tu procéderaï par la théologie négative en présentant tout ce que tu n'es pas : écrivaine, musicienne, peintre.

Le livre que tu n'écriras pas se développe autour de cette situation initiale : après être montées au sommet de la montagne Gellért, nous nous asseyons sur un banc en tournant le dos au paysage. Devant nous, un rocher s'élève vers le ciel. L'important, c'était le chemin. Enfin, nous pouvons discuter.

Les branches squelettiques des arbres défeuillés attrapent tes paroles suspendues dans l'air. Sur la toile bleue du ciel se dessine le mirage des contours carrées du château de Buda, comme une falaise norvégienne. Le tableau s'estompe sous notre regard. La lumière s'évanouit, le chagrin nocturne des étoiles se déploie dans l'espace. Où que tu ailles, ces espaces infinis seront éternellement silencieux. Derrière tes paupières closes les cadrans du soleil et de la lune se succèdent. De quel astre es-tu tombée sur terre pour avoir la nostalgie d'un ailleurs ? Tu ne sortiras jamais du ciel qui te contient.

Le livre que tu n'écriras pas a une reliure tissée de jours et de semaines. Ses pages ne sont pas numérotées et on peut le lire même à l'envers. Le début et la fin des chapitres se déplacent, la narration se prolonge lorsque l'histoire s'arrête. Le livre s'écrit au fur et à mesure que tu respire. Si jamais tu te perds dans la lecture, je remettrai toujours le marque-page à sa juste place.

Csillag Tarnai : Prose poétique sur le lac Balaton

Et voilà ! On se rencontre à nouveau. Tu t'es rajeuni comme toujours en restant plus vieux et plus sage que les mots et le temps. Je te regarde. Sans son, sans mouvement, insensible comme les étoiles et froid comme la solitude du matin, je te regarde.

Tu t'avances et tu te recules d'un pas – comme un chat enjoué dans le jardin ensoleillé ; comme la mort patiente et inévitable qui m'attend avec un sourire significatif sur des lèvres froides.

Indomptable, interchangeable, éternel. Tu ne t'intéresses pas aux affaires des humaines, petites flammes qui sont destinées à s'éteindre ! Et tu m'as fait croire que tu m'avais aimé, un nouveau-né encore plein d'espoir.

Je t'ai pleuré tous mes chagrins, tu m'as toujours consolé quand je n'arrivais pas à échapper au suspense du devoir de vivre, tu m'as fait endormir en me berçant et j'ai rêvé de la certitude et des mirages de ta vie éternelle. Je croyais que tu m'aimais.

Mais il a fallu que je me trompe. Un nouveau-né encore une fois, trop aveugle pour voir que je n'étais pour toi qu'une tache obligatoire. Et quand même, lors des nuits froides et sans étoiles quand j'ai besoin d'un peu d'amour, je vais te voir.

Et voilà ! On se rencontre à nouveau la dernière nuit de ma vie.

Une fois, je suis arrivé, le visage rouge, et je t'ai maudit pour toute l'éternité et tu n'as pas répondu ! Il m'a fallu réaliser qu'un éternel n'avais pas d'émotions et que je n'étais qu'un jouet pour toi.

Et c'est la dernière fois que je viens. Je te dis adieu, je pars ce soir.



VIII. Poèmes inspirés par des images de Paris

Veronika Farkas : L'agonie de l'hiver et le triomphe du soleil

Le ciel est couvert de nuages, le ciel de Paris,
De cette vieille ville qui a l'air particulièrement lugubre aujourd'hui.
Le brouillard – que quelques rayons de soleil percent çà et là – étreint
la tour Eiffel.

Les arbres, nus, silencieux, en attendant le printemps s'abandonnent
au sommeil sur le quai.

La Seine, elle, comme si elle ne se rendait même pas compte du
changement des saisons,

Elle poursuit son chemin, lentement, paisiblement, depuis des siècles
et des millénaires.

Oh, combien de Parisiens se sont aimés et se sont tués,
combien d'histoires, réelles ou imaginaires
se sont passées
sous le ciel de la Ville Lumière.

L'air est encore froid, ce sont les dernières semaines de l'Hiver.

Les troupes d'avant-garde du Printemps assiègent les derniers
remparts de son prédécesseur. Depuis quelques jours, l'agonie de
l'Hiver devient de plus en plus ensoleillée.

Et petit à petit, le Soleil
reconquiert Paris.

Csillag Tarnai : J'ai visité Paris...

j'ai visité Paris pour rencontrer
mon plus grand amour, la mort
on s'est regardé dans le blanc des yeux
dans le musée
à travers la cavité orbitaire d'un dinosaure
à la fête de la mort, à la fête de la mémoire
à la fête de toi et moi
on a rigolé ensemble en sautillant
sur les étoiles du fleuve
grinçant du temps ;
les promesses froides et inutiles
des amoureux de demain
elle m'a acheté un souvenir pour les touristes
« Musée d'Orsay » il a dit
pour me faire comprendre
que je ne suis qu'une réplique,
une variante d'une vie déjà finie
mais même la mort a sa beauté
si tu tends une oreille attentive à ses pas
jumelle de la vie, patrie de tous
les amoureux des âmes
et lorsque je lui demande :
est-ce que la vie est contente de vous ?
elle me répond:
elle m'a cherchée partout
sans savoir que c'était moi qu'elle a cherchée

Csillag Tarnai : Qu'est-ce qu'une sculpture ressent...

Qu'est-ce qu'une sculpture ressent
quand elle voit son image réfléchie dans le miroir de l'eau ?
La frustration.

C'est comme si c'était le destin cruel
qui l'a condamnée à ne regarder qu'elle-même
pour toute la vie. C'est l'ennui, c'est la monotonie,
c'est la souffrance.

La souffrance d'être vue tout le temps par les yeux
des inconnus, d'être vue mais de ne pas pouvoir regarder.
D'être sa seule amie, son amie et son ennemie, de voir tout le temps
son corps qui a été fabriqué par des mains froides et étrangères,
dont le cerveau ne connaissait jamais les souffrances de l'immobilité,
le cerveau qui lui a donné sa forme.
Sa forme éternelle, son image torturante.
La tristesse.

L'absence de la possibilité de bouger, l'absence de la possibilité de
changer. L'absence de la vie.
Les saisons changent, l'entourage change, l'eau change.
Son image réfléchie reste. Sa souffrance reste.

Elle reste la même.
Je ne peux regarder que mon visage et
les fautes et les souffrances gravées sur sa peau et
sur mes mains.

IX. Chute de poèmes et poèmes à chute

Csillag Tarnai : Le secret de la chute

Il y a une certaine gloire
dans la chute.
Je te vois voler avec les voiles
et les ailes de la volonté exaspérée
et de la soif inextinguible.
Je vois la faim dévorante
dans tes yeux, la détermination
de la personne qui a déjà surmonté son humanité
et qui est prête à le faire encore une fois.
Tu te dis : « Le juste milieu est pour les humains –
le ciel est le domaine de la gloire divine. »
Et alors, tu voles.
Vers un domaine sacré, vers un monde
longtemps désiré ;
vers le pays perdu, vers le grand retour
à la maison.
Et alors, c'est la tragédie de l'humanité.
« Ce que les mouches sont pour des enfants espiègles,
nous le sommes pour les dieux :
ils nous tuent pour leur plaisir. »¹⁰
C'est la chute solitaire et majestueuse
d'un dieu fabriqué par lui-même.

¹⁰ William Shakespeare, *Le Roi Lear*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits », 2007, p. 107.

IX. Chute de poèmes et poèmes à chute

La seule personne dont le sol ait connu
le nom – je vois encore

la faim dévorante dans tes yeux
même si personne d'autre
ne te regarde.

C'est ce qu'on ne t'a jamais dit :
je rirai à ventre déboutonné
avant que les vagues m'aient embrassé.

X. Poèmes à mots imposés

Blanka Halápi: Ode

L'objet de mes rêves, des anciens siècles
si doux et si amers
doux comme l'amour amer comme la perte
toi, qui es à la fois la cause et le remède
de tous mes bonheurs et chagrins
Mystérieux, trompeur, mélange du ciel et de l'enfer
Manifesteur des mirages illusoires
pourtant, tu m'arraches sur terre
Ton sang rouge n'est pas complètement différent
de celui qui coule dans mes veines
Ta beauté indomptable
m'évoque la force des sauvages
Tu es toujours plein de suspense
on ne sait jamais ce que tu caches
derrière ta peau rude
soit le nectar des dieux
soit l'haleine fétide du diable
Mais enfin, ne me jette pas dans le désespoir,
Tout cela était pour toi,
le nec plus ultra,
Ô, cher pamplemousse !

XI. Poèmes écrits à plusieurs mains

Le moment où j'ai vu...

Le moment où j'ai vu
mon sang couler dans tes veines
j'ai enfin compris
que mes larmes de plomb
n'étaient pas si lourdes
Ta peau était si transparente
qu'elle a reflété
les rayons faibles du soleil tournant
– mais non, c'est la Terre qui bouge
sauf nous – nous sommes glacés
dans le temps

Où sommes-nous ?
Sommes-nous ?
Une lumière pâle qui m'aveugle
Où es-tu ?
Es-tu ?
Le vent d'hiver qui fait couler mon sang...
il quitte mes veines
il me quitte
moi je reste
glacé
dans le temps
Suis-je ?

XI. Poèmes écrits à plusieurs mains

Je suis
froide, distante
épuisée, lente
c'est le Soleil qui me manque.
L'hiver est si lugubre
sans la neige blanche.
Cette lumière pâle
cette lueur vague
elle me tourmente
et d'innombrables images me hantent
Cette nuit...
Ma peau devient pâle
et sombre, dans le froid et la nuit.

Je voulais être glacé à côté de toi
et tu as souri en me prenant la main –
je me souviens encore de ce sourire, je me souviens
du contact de ta bouche –
Le grand mystère.
Comment se souvient-on de quelqu'un qui n'a jamais existé ?
Comment un « je » qui n'a jamais existé
se souvient-il d'un « tu » qui est sa trouvaille ?
Le secret des pensées inexistantes
d'un cerveau qui n'a jamais existé.
Le secret du temps qui se croit exister
« Je » n'est qu'un mot
« Tu » n'est qu'une promesse
« On » n'est qu'une illusion
Reste un rêve pour toujours.

Quatre fois un, cela fait un poème

Un verre de vin, quelques anecdotes, beaucoup de rire...
A chaque fois que nous nous revoyons, chacun a tellement de choses
à dire
Que même si le temps semble s'arrêter
Il ne va jamais suffire.
Une amitié, quatre personnes, beaucoup d'histoires.
Nos yeux brillants éclairent le bar,
Nos yeux ; ces petits miroirs de notre âme.

Le chat noir miaule devant la cuisinière,
Il a déjà consommé les âmes de ceux
Qu'on a maudits hier.
La lune, pâlie, sourit somme si elle savait
Le secret de l'ombre qui gémit
Au-dessous de la table
En silence...
Il faisait chaud et on riait
Il y a toujours des nouvelles à dire
Même après deux cents ans d'amitié.

Et quand le feu s'éteint
– il ne reste que des cendres
Les souvenirs autrefois flamboyants –
Et les bougies se consomment
Dans la lumière agonisante
Dansent mes fantômes

XI. Poèmes écrits à plusieurs mains

Le passé et le spectre des possibilités
Que l'on a gaspillées.

Hélas ! Le temps passe
En épuisant mes fantômes
Ils boitent dans la lumière qui clignote
Oui, ils s'endorment, se lassent,
Comme n'agonise plus la lumière
Et je ferme les paupières.

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

Poèmes écrits à plusieurs mains : Farkas Veronika, Filyó Fanni, Goburdhun Marine, Halápi Blanka , Tarnai Csillag.

A bord du bateau voile...

A bord du bateau voile
Les Phéniciens s'éloignent
Chercher des cochenilles
De pourpre colore les guenilles
Devant le bateau, c'est toujours l'éternité
Il fend les eaux, solitaire,
En hiver et en été.
Un jour il en croîsera d'autres
Au moins il l'espère, le bateau,
Et ils feront une croisière
Sur océan, golfe, mer,
J'ai longtemps rêvé d'un voyage
Et d'une fleur qui porte mes larmes
J'ai longtemps voulu voler
J'ai longtemps voulu oublier
En m'approchant du but
Je l'entends, le discute
Est-ce que je vais trouver
Ce que je peux aimer ?

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

Une réponse distante
Sa silhouette dans mon esprit
Aimer-détester
Et tous les contraires,
La distinction -
le vrai ou faux -
Est la grande illusion
que j'ai vécue.

J'étais perdue
dans mes désirs et passions,
interminables
qui n'ont donné
aucun soulagement,
et que j'ai toujours chassés
mais jamais attrapés.
Et enfin le voyage
se termine ici.
Je suis née de nouveau
Je vois le ciel avec la mer
car je me suis baignée
dans l'éternité.

Et je suis partie...

Et je suis partie : c'est comme si je m'étais endormie...
Et je suis arrivée : c'est où mon rêve a commencé...
Un tel paysage n'existait que dans mon imagination
Ce bleu azur, l'océan infini, les palmiers, cette sensation:

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

la passion de découvrir, de danser et d'y rester
jusqu'à l'éternité: non...
Les mots ne suffisent pas
Pour décrire la beauté des Antilles.

J'étais libre! Est-ce que je la mérite cette beauté? Cette beauté que je
ne décrirai pas... Pourquoi décrire les images à travers les mots,
pourquoi les représenter autrement qu'elles sont dans
la réalité ?

En effet, quelle est la réalité ? Est-ce que je mens si je dis : l'azur de
l'océan embrassait du sable ? Et est-ce qu'une phrase est vraiment
terminée quand son auteur laisse le stylo se reposer ? Je rêve avec les
yeux ouverts mais est-ce que c'est la réalité qui m'attend dans le
Grand Rêve, le but de tous les organismes vivants ? Je suis orpheline
du monde – je partage le même destin avec mes camarades – mais
mes mains sont toujours froides.

Et tous ces voyages
les nouveaux paysages
la chaleur tropicale
ou le vent de l'océan
n'arrivent pas
à réchauffer
le sang gelé
dans mes veines séchées
le rêve de la vie
m'a épuisée

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

L'aurore ne sera pas légère
On suffoque l'entêtement
Je parlais pourtant d'un aveu
celui promis par l'océan
mais des Antilles il est impuissant
on le sait dès lors subitement
le chaud-froid du monde des dieux

Des nuages oranges...

Des nuages oranges
couvrent le ciel
Je ne vois plus rien.
A travers les cendres
de tous ceux que j'ai connus
je suis perdue
dans la fumée –
ou cela serait-il dans le brouillard
de ma mémoire ?
C'est le jour où je pars.
Comme un « bateau ivre »
je parcours les distances
inestimables
La mer m'appelle
et le vent promet
une nouvelle terre
pure et sainte

Et j'aperçois
cette nouvelle chance
un phare au loin
une lumière pâle
fatale du moins
un rocher qui danse

Et ce phare n'est autre
que l'espoir

C'est le pays des rêves
m'a-t-on dit, une fois,
sous cette terre tout est or,
et soudain, j'aperçois
le symbole de cette
génération : la statue de la
Liberté, qui sera là
jusqu'à l'éternité, accueillant
de nouveaux peuples qui y
arrivent pour tenter fortune.

L'on y amènera la civilisation
En échange de leurs trésors
L'exemple de l'évolution
Deux parties se fondent dans un corps

Et la Terre se met à danser
La danse – est-ce qu'on danse grâce à la victoire ?
Où est-ce que c'est plutôt le désespoir ?

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

Le cri d'un Dieu qui sait toujours
Qu'à la fin, l'homme échoue toujours
Qu'il ne peut pas surmonter leur désir de pouvoir
Ave atque vale
A la place de la statue de la Liberté
Les ombres des mages oranges couvrent la Terre de nouveau.

Les étoiles vivent différemment au Nord...

Les étoiles vivent différemment au Nord.
C'est plutôt terrifiant comme les amis d'hier
qui deviennent une source de malaise aujourd'hui sous un autre ciel.
Ce sont les mêmes amis
Ce n'est que le vent qui change
Et avec le vent, je change.
Pays du Nord, reine des rennes...
Venez me chercher, perdue dans ma langue maternelle
Qui me semble étrangère
Je me sens comme le ciel qui ne trouve jamais le créateur de son âme
Mais peut-être cette fois
– car j'ai parcouru les distances
énormes et je ne peux plus
revenir –
la reine du Nord
déchirera cet éclat de glace
de mon cœur
qui a refroidi
tout l'univers autour de moi
qui a tué mes rêves flamboyants

XII. L'invitation au voyage en Francophonie

et je reverrai les lumières brillantes
dans la nuit profonde

A la force des pôles
il y aura bien une onde
qui porte sur les épaules
les restes de la glace
pour une nuit moins profonde
et des étoiles moins roses

Sous le ciel du Nord
contemplant les lumières étranges
Je rêve, cette nuit, d'un ange
qui m'élève vers le haut
et je vole touchant presque le ciel
infini et froid et là, soudain,
je retourne et je vole vers les pays
où c'est le soleil et la chaleur qui règnent

Le royaume du ciel m'ouvre ses portes
les voix cristallines m'appellent,
Et je ris à mon tour à gorge
déployée, je suis aussi reine.
Je vois la terre au-dessous de mes pieds
Les voix désespérées crient
Quel est le sens d'être reine
si je n'ai pas d'amis ?
Oh ma pauvre Terre, j'arrive !



XIII. Rimbaud et l'art de la fugue

Fanni Filyó : Papillon

Sous le ciel gris de nuages
descendait le fleuve agité
fendant la terre en virages ;
la mappemonde de ma psyché.

Je regarde la carte et j'erre.
Je m'installe ou je m'enfuis ?
Et alors un papillon s'arrête,
aussitôt je le suis.

Il s'envole, le papillon heureux
berçant dans le vent froid,
en un clin d'œil aveugle,
il le peint en turquoise.

C'est un pont subreptice
où il s'est joliment libéré,
le passage à l'autre rive :
loin, hors de portée.

XIII. Rimbaud et l'art de la fugue

Une étrange liberté turquoise.
Freloche emmanchée, je l'asservis,
privé, le papillon en moi ne voit
qu'une fille vêtue de gris.

Une fille grise, je l'étais,
coincée entre deux destinées,
avec le papillon à mes côtés,
un caravanier, je l'étais.

Il ne voulait que repartir
vers moi, se renfermer
dans mes bras, regarder
dans mes yeux et sourire.

Il s'est envolé, le papillon,
je suis une fille enfermée
dans le souvenir d'un pâle turquoise,
couleur qui m'a volé la clé.

Regrets, mes compagnons,
envolez-vous, pas le papillon,
ramenez-moi les remords
d'une fugue ou bien la mort.

Je vois le papillon voler.
Et mes regrets ? c'est une chimère.
Il n'y a plus de passage :
c'était un pont d'Ephémère.

Csillag Tarnai : L'exil

Tu as essayé de fuguer
Orphelin du monde
Car tu ne pouvais pas supporter
Les contraintes de l'homme
En fait, je ne te juge pas
ce n'est pas la première
ni la dernière fois
que tu l'essayes.
Tu l'essayes toujours de nouveau
en sachant la fin fatale.
Je ne peux que t'admirer pour cette flamme
éternelle brûlant dans tes veines.
Je ne peux qu'admirer ton espoir.
L'espoir ; aucune arme n'est
capable de te tuer
même si toutes les gouttes courroucées
de la mer ténébreuse tournaient
aux légions
même si tout le sable du Sahara
envahissait la Terre et tu ne
trouvais aucune place stable pour tes pieds
même si tout le monde te quittait
et même si tu restais seul et froid sur la Terre
tu aurais l'espoir.

XIII. Rimbaud et l'art de la fugue

La seule arme qui peut
s'opposer à la raison
Le chuchotement dans tes oreilles

qui te pousse à découvrir
l'espace car tu espères que
tu trouveras quelqu'un qui te semblait
La flamme obstinée des personnes fuyantes
qui, ayant une fois entendu le claquement d'ailes
au ciel, pensent qu'ils peuvent
regagner la patrie d'origine,
l'immortalité, la sensation d'être
complet de nouveau.

Toujours tu l'essayes
et même si tu te trompes
l'espoir est toujours plus fort
que ta déception.

La grande tragédie humaine
Une arme fabriquée par elle-même.

Je t'attends, mon fils,
je veux tellement voir mon visage
déformé de ce beau sentiment,
l'espoir

Peut-être tu réussiras un jour
et tu me trouveras au ciel
je t'attends tellement, je suis tellement seul
mon prince, mon fils, l'Œdipe du ciel.

Veronika Farkas : Un nouveau chapitre

Tu as eu raison de partir. – Et l'Hirondelle s'est envolée.
Et ce chapitre-là, j'ai dû le finir. – Elle a soudain tout quitté.

Ce n'était même pas une fuite,
Et, en plus, ce n'est que le début d'un nouveau chapitre.
Elle s'élance vite, l'Hirondelle, vers la mer – Et Moi, vers l'Horizon
infini des Mots et des Vers.

Et je recommence une nouvelle histoire – L'Hirondelle, elle, prendra
son repos ce soir.
Ce sera l'histoire d'une belle aventure, que j'écirai sur cette petite
créature.

Il y aura des hauts et des bas, elle sera tantôt incertaine tantôt très
brave,
Mais je connais cette Hirondelle, et j'ai confiance en la force de ses
ailes.

Halápi Blanka : « Tu as eu raison de partir, Arthur Rimbaud »¹¹

Le dernier mot s'envole.
La plume reste immobile
comme un oiseau inanimé
sur les feuilles mortes.
Je retourne
après avoir vécu
le grand voyage
imaginaire
je fuis les démons de mon cerveau
les visions vives
tous ceux qui couvrent l'essence
j'ai vu la mer
le ciel
avec le soleil
j'ai nagé dans l'océan
de la Lune
je me suis baigné dans le miel
Comme Orphé
je suis descendu
et j'ai traversé la nuit infinie
en chantant des ballades divines
J'étais Jésus

¹¹ René Char, *Fureur et Mystère*, Paris, Poésie/Gallimard, 1967, p. 212.

j'étais le diable
le blanc et le noir
mais non ! le rouge:
je suis
Prométhée et la flamme du feu qu'il a volé
Je suis les cendres
et le phénix qui en est né de nouveau
en même-temps.
Mon désir, depuis toujours
de déchirer le voile de Maya
d'ouvrir les portes de la quatrième dimension
et d'oublier la fausse illusion
que mes sens ivres ont construite
Ma création
– cette bête immense et ténébreuse
m'a enchaîné à elle
elle me suit
un ombre qui m'empêche
de me débarrasser
du passé...
Je me libère
de moi-même
de ce garçon insouciant
car il est temps finalement
d'être présent
Mon silhouette vague
commence à prendre
une forme certaine
mon âme perturbée

XIII. Rimbaud et l'art de la fugue

s'apaise lentement
et je sens

l'air vibrant
de possibilités...

Comme un nouveau-né qui est debout
à la lumière du soleil levant.

XIV. Poèmes à plusieurs : thème libre

Dix minutes...

Dix minutes
Comment faire? il m'énervé
ce tac-tac qui me frappe
et excite tous mes nerfs
« ma chère, tu es en retard »
me dit-il.

En retard... en retard... je réfléchis :
Est-ce que le temps est mon ennemi ?
Oh non, il ne l'est point,
C'est justement lui qui devient moins
Chaque jour, chaque minute.
En effet, c'est toi qui tues
Chaque jour, chaque minute,
En gaspillant ton temps précieux.

Le temps n'est qu'un facteur extérieur
– j'essaye de me rassurer
Chaque jour, chaque minute
et je tourne et je tourne et je tourne
le poignard dans ma poitrine
assez prudemment et doucement
comme on berce un bébé la nuit.



Chaque jour, chaque minute,
je me tue et le temps coule de mon cœur
comme une prière des lèvres d'un athée.
Chaque jour, chaque minute,
je te chasse en sachant que tu vis
en moi en un silence éternel.
Mon ombre est la seule qui me connaisse
parce qu'elle disparaît avec le temps,
comme je disparaîtraî.

Pourtant je recommence toujours
la lutte de Sisyphe chaque instant
même si le fardeau m'écrase
peu à peu
et les minutes si précieuses
s'écoulent de mes mains
c'est la chasse éternelle
et le gibier s'échappe
chaque fois
disparaît dans les bois
de mon esprit confondu
et enfin le piège
que j'ai soigneusement construit
m'attrape.

Poème fabriqué par quatre filles

*Poème écrit à plusieurs mains : Veronika Farkas, Fanni Filyó,
Blanka Halápi, Tarnai Csillag.*

Et alors, on est descendu à la Gare de l'Est
parce que je t'ai rassuré que je vivais.
Ô, les beaux mensonges du matin !
tu as été toujours le prisonnier de l'espoir,
je t'ai toujours perdu entre les pétales d'hier

Moi, j'ai longtemps renoncé aux rêves
j'ai essayé de secourir les chaînes
mais le froid du vacuum m'a empêché
je suis tombé sur Terre
pourtant je désire le ciel
ainsi, j'ai construit
ma propre tour d'ivoire
que je voudrais quitter
mais les murs sont trop épais
et la chute – c'est ce que je crains

Moi, c'est toujours moi, tu l'as remarqué ?
Je rêve, je construis, je tombe
Je t'assure, je te perds
Et toi, tu te caches, tu subis
Toi, le martyr
Moi, le bourreau

Enfin...

C'est à toi ou à moi
que je parle ?

Ce sont vraiment des chaînes
qui m'enchaînent
ou bien c'est moi,
mes propres mains ?

Cette cellule sombre
avec ses murs épais
ce n'est autre que ma
réalité cruelle
et cette réalité
n'est autre que
l'histoire que je
raconte à moi-même !

C'est enfin...

moi, qui parle !

Toi, tu n'existes
même pas ! Voilà !

XV. Poème à base de mots donnés

Fanni Filyó : « L'invitation au voyage »

Voler
ce voyage, c'était pas par hasard
comme dans Harry Potter, ce bonnet
on m'a choisi le pays – un peu bazar
je dis pas que j'étais pas choquée
et que j'avais pas le cafard:
eh bé mon vélo...
volé!

Vin, rhum et pastis
les souvenirs qui brûlent
gavé, o ouvert et chocolatine
lointain ils tintinnabulent

Blanka Halápi : Incendies

Les cloches ne brimbalent pas
de cette habituelle et agréable façon
aujourd'hui
ils tintinnabulent dans une cacophonie
désespérée, insupportable et écorchante
Et dans ce bruit apocalyptique

entre le crépitement effrayant
de quelque chose de trop vivant...
Lorsque l'on ouvre les yeux
la vue
c'est comme le dernier jugement –
Toute la ville est une gigantesque flamme
grattant le ciel
Voilà – ce que toi, Prométhée
a volé aux divinités
ce pour quoi tu t'es sacrifié
ce que l'humanité a follement gaspillé
Ce qui ne peut pas être apprivoisé
Voilà – le temps que cette énergie flamboyante
a complètement brûlé
qui a condamné le monde à tout oublier
Qu'est-ce qui reste après ce bazar bizarre ?
Qu'est-ce que voit Dieu s'il regarde
la terre incendiée –
aucun signe de vie
mais attendez !
Essayez de ne pas être choqués
ou d'en rester bouche bée
Comme tout d'un coup
ce qui apparaît inattendument et indésirablement
dans les cendres
c'est un petit cafard
qui a survécu
à cette misère par hasard
et il est prêt

à conquérir la Terre de nouveau
La scène reste,
les personnages changent
mais c'est bonnet blanc ou blanc bonnet
la divine comédie est toujours la même.

Csillag Tarnai : A ne pas raconter aux adultes

Il était une fois un bazar
brillant des rires des camarades
et tellement bruyant pour les lapins
qu'ils ont commencé à parler latin.
Un soir – c'était un très beau matin –
un lapin perturbé a rencontré un cafard.
« Est-ce que tu possèdes, par hasard,
une solution pour arrêter ce bazar ? »
telle est la question qu'il lui a posée
et le cafard y a pensé
et a rapidement fait une boîte tintinnabuler
(il parle latin – ça m'a choqué)
les cafards de tout autour du monde ont volé
et ils ont fait le bazar brûler
tout ce qui est resté était un petit bonnet
d'un rire longtemps terminé.

XV. Poème à base de mots donnés

XVI. A propos de Hugo

Fanni Filyó : C'est une nuit d'hiver

C'est une nuit d'hiver, la sombre maison dort,
Je me réveille. A toi, tremblant, je mets la main,
Je te serre et je sens s'émietter ton corps.
J'ai perdu l'appétit, je refuse tout pain.

L'étoile qui cligne, émaillée, sur le lit
Fait voir ton allure glacée et hâve voire
Blanche comme neige où, d'une rougeur sinistre
Étincelle du sang, s'écoule tout espoir.

Mes papilles sirotent un téton de cet âcre,
Mes lèvres engourdies de l'algie de ta perte
Gémissent la complainte en lâchant le miracle :
Adieu ma dernière, adieu ma dent de lait !

Csillag Tarnai : Vous

Ce soir, j'entends le silence sombre
des tués en m'enfuyant devant les anges.
Boucles d'or, âmes aussi propres
que le clair de lune,
visages comme les fleurs
de cerisier,
jardins des rêves et des promesses où on m'a couronné la tête de
fleurs,
ils veulent me tuer.
Je m'enfuis, je halète et je sens
les haches vengeresses
des anges de la justice
dans le vent
poussant un cri aigu
entre mes deux vertèbres.
Je m'enfuis en sachant qu'ils ont raison
que j'ai commis des crimes inexprimables
et que je ne peux être sauvé que par la mort
et les souffrances de l'enfer de mes soirs éternels
Mais je suis lâche. Je ne veux pas encore répondre aux anges.
Vous me manquerez, mes amis, mes
enfants que j'ai mis au monde
par le sang et les cris,
et que j'ai tués par des
mains froides et un cœur indifférent
Je ne peux sauter que sur vous,
je me suis construit un monde entier de vous,

je vous entends toujours dans mes rêves
et dans les paroles des autres âmes
je vous cherche et je ne vous trouverai jamais
ni un cadavre, ni un tombeau
mais vous êtes autour de moi
comme et pour toujours
Où vont les mots après qu'on les a tués ?

XVII. Sensation et saisons

Fanni Filyó : Le réveil du printemps

Des sourires chaleureux éclatent les vêtements et font luire la peau. Trop doux, calme. Le silence avant la tempête. Le sang bout, tonne, roule des gouttes. Au bout d'une tonne de foudres, un souffle ténu caresse la tête dans les nuages. C'est le réveil. Les bruits bourdonnent le corps, ils chuchotent : il faut agir. Un chant d'oiseau invite, son rythme gazouille dans les veines en circulant par le chemin à suivre, arbre bourgeonnant, le pic enfonce le trou.

Il glisse. Mouille. Épuisé, le corps fébrile puis se lâche mais ne s'arrête jamais : il a soif d'atteindre le sommet. Les liquides du corps courent d'un côté à l'autre, attrape-moi, les cris sortent de la bouche en se dispersant dans l'air haletant, touchée, la gorge désire. Le pic bat le rythme. Le sommet cligne, les pas se précipitent, les pieds sont pris en l'air. Les effluves essuient, les rayons lèchent les gouttes. Caresses, odeur, rose voilent le visage, les yeux brillent des étoiles. Flou. C'est la fin.

Tout content, tu contemples : c'était une course d'un matin du printemps.

Fanni Filyó : Le silence

Une haleine désespérée
qui me scie, lance,
ressaisit et d'un coup d'épée
me transperce. Donc je me tais,
j'aime ce moment mortel, tu sais,
la vie si lente
que je ressens en expirant
sur la vitre. Dis-moi, comment
te dire les mots
j'écris plutôt
écoute, sur la vitre embuée
de l'haleine d'une dénuée.

Csillag Tarnai : J'ai froid

Au loin, je vois un piquet nu
que je ne connais pas.
Maman a dit que c'était le piquet
de mon grand-père ; celui qui
était allé à la guerre ;
celui dont le corps criant
était digéré par les vers qui sont
nés du sang et de la violence pendant la guerre ;
il n'est resté que ce piquet nu et farouche
comme un testament menaçant et sévère
de l'hiver.

Mais, je ne le connais pas.

Je ne connais pas le piquet,
je ne connaissais pas mon grand-père,
je ne connaissais pas la guerre.
Je n'étais qu'un pénétrant païen
sur un terrain sacré
essayant d'entendre une chanson toute perdue.
Le piquet pourrait être vu le plus
explicitement aux mois de l'hiver.
Quand la poêle majestueuse
a couvert la terre
oubliant et excusant
toutes les fautes d'hier, d'aujourd'hui
et de demain
il est resté droit et noir, droit contre le blanc
indifférent des arbres
il est toujours resté droit
Moi, j'avais peur de l'hiver
et des tristesses qu'il a apportées
mais hiver après hiver, je l'ai
toujours vu se tenir debout
malgré tout ;
et je me suis mis à comprendre tout.
Au loin, je vois un piquet nu
que je connais et je vois toute part ;
un souvenir de soi, un souvenir de moi.

Veronika Farkas : Les saisons et les Lions

L'Hiver s'endort,
Le Printemps se réveille,
Comme une ondée d'or
La Lumière éclaire
Le Pont des Chaînes
Dont les Lions en bronze
Depuis presque deux siècles
Les regardent, immobiles
Les regardent sans cesse
Les Passants qui apparaissent
Et ensuite disparaissent.

En été, les Lions se baignent
Dans cette chaleur sèche,
Toutefois agréable
Qui leur rappelle la Savane
Dont ils rêvent
Depuis presque deux siècles.

Et de nouveaux Passants arrivent
Les yeux des Lions les fixent
Mais les Lions, eux-mêmes, ils sont plongés dans leur rêveries,
Et ils resteront, pour toujours, immobiles.

Halápi Blanka: Renaissance

Cela ne fait pas longtemps
– je m'en souviens encore –
que les ombres vagues
et la mélancolie de la nuit tombante –
la fatigue de l'automne
m'ont apaisée
Bien que le spleen et l'ennui
aient envahi
mon triste cerveau
je regardais le temps fugitif
et les lumières faiblissantes
En attendant le baiser gelé
de l'hiver
j'étais perdue
dans le tourbillon mortel
d'une peine éternelle
qui m'avait inondée
insidieusement
et cette douleur épuisée, lourde et lente
coulait dans mes veines en me torturant

Pourtant, cette image distante
et le silence de la souffrance
ne me hantent plus...
D'innombrables fleurs
de toutes les couleurs
dansent dans mon cœur

XVII. Sensation et saisons

J'entends la vie renaître
l'espoir pousser
Je sens la caresse du vent
la douceur du soleil
qui atteignent
les côtés les plus sombres
de mon esprit se réveillant
d'un ancien sommeil
et je laisse les rayons vibrants
du printemps
me purifier –
et finalement me ranimer.

XVIII. Personnages historiques

Veronika Farkas : Louis XVII – Le Petit Louis

La cellule est sombre, j'ai peur, je suis seul, il fait froid
– Le royaume s'est effondré,
le roi a échoué –,
Et là, ce n'est que le silence, seul, qui règne autour de moi.
Pourtant, Maman m'a dit que tout irait bien.

Je n'ai pas vu Papa depuis quinze jours.
La dernière fois, il m'a embrassé très fort,
ses yeux, pleins de larmes brillaient
Et ses bras frémissaient.
Pourtant, Maman m'a dit que tout irait bien.

Chaque jour, mon petit corps s'affaiblit,
Pourtant, tout ira bien, c'est Maman qui me l'a dit !
Et elle ajouta aussi : « Mon petit Louis, n'aie pas peur, nous serons
ensemble avec Papa,
Bientôt...
Et tout ira bien,
Tu verras,
Très bientôt... »

XIX. Il y a... un poème.

Kinga Csizmadia : Noir et blanc

Qu'il y ait du noir,
Qu'il y ait du blanc.
Qu'il y ait du noir sur blanc.
Qu'il y ait la toile noire
du ciel étoilé.
Qu'il y ait la neige blanche,
le temps figé.
Qu'il y ait la voile noire
d'un navire endeuillé.
Qu'il y ait l'onde blanche
des nuages frisés.
Ta présence, ton absence :
Une page imprimée.

Veronika Farkas : Il était une fois un pont magnifique...

Il était une fois un pont magnifique
Le Pont Saint-Bénézet, et voilà ce qui en est resté ici.
Il y a des arbres de ce côté-là, en face du Grand Palais des Papes.
Il y a une promenade aussi, où moi, ce vieillard se balade.
Il n'y a pas de vent, il ne fait pas froid,
mais il y a des feuilles mortes partout, c'est l'automne déjà.
Est-ce qu'il y aura encore des jours ensoleillés ?
Ces rayons de soleil, resteront-ils les derniers ?

XIX. Il y a... un poème.

Il y a un couple, main dans la main,
les papillons dans le ventre, la passion dans les veines.
Et là, il y a un rayon de soleil qui, soudain, perce les nuages,
je rajeunis, je sens mon cœur qui bat
encore et encore, en attendant un nouveau printemps qui arrivera.

Fanni Filyó : Il n'y a pas

Parmi des arbres qui pointent,
un homme robuste, aimable
une petite fille dans ses bras.
Il y a dix ans et quelques.
Parmi les arbres qui tiennent,
aujourd'hui
un homme frêle.

Nils Renard : Vague marine

Je ne t'ai pas vue, hier, à l'orient de mon cœur.

Il y avait pourtant toute l'armée des heures,
Des souvenirs, des regrets et l'avenir de ton visage
Il y avait notre silence, et mes rêves de passage.
Était-ce trop peut-être ? J'ai dû tourner cette page,
Et laisser brûler dans l'onde cet oriflamme en gage.
Il y avait pourtant cette promesse sans âge,
Et il y en aurait eu d'autres, innombrables, au halage,
Comme des navires à l'heure de prendre le large.

Il y a encore, au sol, leurs tristes cordages,
Et moi, il y a moi, assis au bastingage,
Songeant sur les flots que recouvre ton image.
Comme le vent, tu as choisi d'autres voiles,
Il y a le havre de mes songes, vides comme une blanche page,
Il y a l'armada langoureuse des faussetés en partage,
Et le sable, en linceul, de mes navires de coquillages,
Croyant sentir, dans la caresse des vagues, la promesse du large.

Point de brise marine, point de haute nage.
Ce soir, il n'y aura pas de mer, pas de peur,
Pas de frémissement à suivre cette étoile,
J'ai fermé à clef les horizons et les blanches voiles,
La seule qui demeure recouvre bientôt mon cœur.

Csillag Tarnai : Oubliez

Il y a le vent chuchotant
Il y a des cris perturbants
Il y a une bicyclette fatiguée et grinçante
Il y a un silence étranger et frappant

Il y a un terrain d'or dur
Il y a un espace froid des ordures
Il y avait une sagesse antique
Il y aura des promesses à mentir

XIX. Il y a... un poème.

Il y a un voyage éternel
Il y a un voyageur agenouillé
Il y a un chemin foulé par des milliers
Le même chemin que personne n'a jamais trouvé

Y a-t-il un héritage à rester ?
Si je t'embrasse ce soir illimité
L'univers nous fera se sourire l'un à l'autre
Pour un instant immédiatement terminé

Il y a un désert et un ciel au-dessous de celui-là
Y a-t-il,
y avait-il,
y aurait-il
un toi et un moi ?

XX. Promenades solitaires

Kinga Csizmadia : 48° 51' 12 N ; 2° 20' 55 E

À Florian

Luxembourg Port-Royal Denfert Rochereau Cité
dans le métro parisien un mendiant t'a béni
pour lui avoir donné de traverser le Styx
un centime

paquebot immense Notre-Dame
les pieds sur terre tu navigues
les gargouilles s'étirent le cou
libère tes chimères quotidiennes

ciel de plomb grisaille des toits
tu erres dans Paris comme Jonas dans le désert
de Liberté Liberté Liberté
tu vis
et d'eau fraîche
ce n'est que la Seine à boire

vinaigre le matin
linceul le soir
charries-tu des cadavres inconnus
lèvres oubliées pour s'être penchées
boire de l'oubli dans tes flots
où seul le sablier d'Orion luit

Luxembourg Port-Royal Denfert Rochereau Cité
ton credo éternel
dans le métro parisien
un mendiant t'a béni

Veronika Farkas : Quel secret la forêt magique cache-t-elle ?

En compagnie de la lune et des étoiles,
Cette nuit, je me balade seule
Sans savoir
Où je vais...

J'aperçois soudain une petite source
Au milieu de la forêt
A côté de laquelle je vivais
Toute ma vie... eh bien...
Jusque-là.

Je m'approche lentement,
Quelque chose m'appelle ;
Un monde mystérieux,
Des aventures toutes nouvelles.

Je ne veux plus vivre cette vie simple, médiocre et monotone !
J'imagine un tout autre monde.
Je désire qu'en touchant l'eau magique, une fée apparaisse
Et que mes souffrances quotidiennes disparaissent
A jamais.

Cette nuit d'été est calme,
Même trop silencieuse.
Je regarde autour de moi, attentive
Comme si... comme si...
Je voyais tout cela
Pour la dernière fois.

Et je plonge...



Veronika Farkas : Vingt-cinq kilomètres

« Je reviendrai bientôt ! » dit la fille à l'avenue.
C'est depuis longtemps qu'elle ne l'a pas vue.
Depuis quelques mois, elle se balade parfois sur le quai
Il y a quelques mois, les arbres de l'avenue se couvraient de lumières.
Très belle décoration, certes,
Mais leurs plus beaux bijoux, ce sont les feuilles vertes.

Les rues, la sensation, la vitesse,
La chaleur qui brûle à l'intérieur sans cesse,
Cette chaleur douce, la fatigue rafraîchissante,
C'est ce qui fait du bien à la nuit tombante.

Et en traversant les ponts éclairés,
Comme si elle volait, et
Elle les voit briller ;
Ces petites étoiles artificielles
Qui éclairent et la terre et le ciel.

La distance, chaque jour pareille, semblait se diminuer,
Tandis que l'énergie et la force toujours augmenter.
Et soudain...
suite au solstice d'été,
Le soleil commença à s'éloigner
de la Terre.
La fille disparut.
Et quand elle est revenue,

XX. Promenades solitaires

L'avenue ne l'a même pas reconnue : la fille, vêtue d'un manteau
pesant,
D'une écharpe blanche et de gants.
Elle, seule, marchait lentement.

Aujourd'hui, avec le retour des premiers rayons de soleil, l'espérance
revient
Avec la lumière, main dans la main,
Elles reconquièrent la Terre.
Leur règne arrive bientôt,
Et, souriante, la fille prendra son vélo,
De nouveau.

Blanka Halápi : Le réveil de Tatyana

Il pleut de nouveau.
Mais cette fois pas dans mon cœur.
Je ne veux pas partir.
Ce sera pénible
– mais cette fois pas pour moi –
le passé revient
pour me rendre visite
pour toujours
si je n'arrive pas
à couper enfin
les fils qui m'y attachent
Je ne sens plus rien
bien que je me souvienne
de cette rencontre pour la dernière fois
mais non
il n'y a pas quelque chose comme
« la dernière fois »
cela recommence
un cercle vicieux
(ou divin ?)
ou cela n'a jamais cessé d'exister ?
Ce serait une continuité ?
Peu importe.
Je ferai ce que je dois.
C'est l'acte final.
Ou pas.
Trop tard.

Je ne suis plus là
où tu me cherches
je ne suis plus celle
dont tu aurais besoin
– que ton imagination a créée –
et depuis longtemps
je sais que nous mourons
nous dépérissons ensemble
mais peut-être nous pouvons
exister séparément
et trouver le bonheur
dans nos propres cœurs
mais sûrement pas l'un dans l'autre...
Donc je pars.
Pour te voir.
Pour te décevoir.
Pour me débarrasser d'une ombre pâle.
Pour te raconter
que je t'aimais
pourtant, c'est déjà passé
et pour que tu te rendes compte
que tu m'aimes déjà
et pourtant je ne te le laisse pas
Je ne regrette plus
que notre histoire finisse comme ça
D'être arrivée tôt
et au moment où tu ouvres tes yeux
je ne serai plus là.

Nils Renard : Poème en hongrois

J'ai écrit ce poème en hongrois, dans une approche très poétique de l'apprentissage du hongrois, pendant que mes étudiants réalisaient leurs poèmes en français dans le cadre de l'Atelier Sauvageot du Collegium Eötvös. Bien sûr, j'ai bénéficié de l'aide des étudiants de l'atelier pour reprendre et corriger, et en particulier de la relecture attentive de Kinga Csizmadia, que je souhaiterais ici remercier pour tout son travail dans cet atelier en général.

A Duna-parton sétál a költő.
A felséges Duna felkel.
A költő látja, de nem ismeri.
„Ki vagy, ó Duna? – kérdezi a költő –,
Költő vagyok, de verset keresek,
Jössz verset írni velem?”
„Duna vagyok – mondja a Duna –,
Nem írhatok veled, de írhatok neked.”

A költő és a Duna sétálnak a hegy mellett.
Lemegy a nap, és feljönnek a csillagok.
„Ó Duna, most hova mész – kérdezi a költő –,
Késő van, és távoli a tenger,
És nem folyhatsz le itt, mert itt hegy van.”
A Duna nagyon fáradt, de nem feket le.
„Ó, Hegy, fáradt vagyok, és le akarok feküdni” – mondja a Duna.

„Lefekhetsz, ó Duna – mondja a Hegy –,
Itt Buda van és én Buda vagyok.”
A Duna és a költő lefekszik a hegy mellé.
A nap felkel; reggel öt óra van.
A költő is felkel, és a napsütés tetszik neki.
De szomorú a költő, mert a napsütés távoli.
„Ó, Buda – mondja a költő –, szeretnék az égig menni,
De nem mehetek, az én hazám a földön van.
Írni fogok neked, de segíts nekem.”
„Segíteni fogok neked” – mondja Buda.

És a költő sétál a hegyen, és érzi a szelet, és látja a csillagokat,
És érzi a hegyet alatta.

A hegyen király van,
És a költő nem tudja, hogy egy királynak beszélni kell.
„Most hova mész?” – kérdezi a király,
És a költő csodálkozik, hogy a király öregebb, mint Buda.
Nem tudja, hova megy.

„Ez az első randevú a királlyal” – mondja a költő –,
Elnézést kérek, hogy nem tudom, hova megyek.”

„Te vagy az ember, akit vártam naponta” – mondja a király,
És a király mutatja a pusztát, amint terjed.
„Ez neked való: írni fogsz róla.”

A költő nézi a pusztát: nagy és határtalan a pusztaság, olyan, mint a tenger.

A tekintete a puszta fölé hajózik, és a költő nem tudja, hol van a határa.

A költő akarja tudni, hol van a határa, és kérdezi az eget, és kérdezi a földet, de nem tudják.

A Turul nézi a költőt, és jön a hegyre.

„Szeretném tudni, hol van a határa.”

De az ég és a föld nem tudják.

„Tudod, hol van a határa?” – kérdezi a költő.

„A határ nem az égben van, és nem a földben van – mondja a Turul –

,

A határ a versben van.”

„Sarlatán vagy – mondja a költő –,

Nincs határ a versben, mert a vers sétál a világgal és nincs határ a világban.”

A Turul mosolyog: „Látod, tudod, hogy nincs határ a világban, és nincs határ a pusztában.”

„Ki vagy?” – kérdezi a költő a Turultól.

„A Turul vagyok, és elvihetlek téged, ahova akarsz.”

A költő tétovázik, nem tudja, hova akar menni.

„Hatalmas a világ, de inkább gyalogolni akarok” – mondja a költő –,
Lassan akarok menni.”

„Rendben van, de nehéz körút lesz.”

A költő leszáll a hegyről, és megy az erdőhöz.

Az erdő szép és szent, és elterül a dombon,

És a költő nem akarja bemocskolni az erdőt.

XX. Promenades solitaires

A fürdőbe megy a költő, tiszta akar lenni.

A költő bemegy a fürdőbe,

És a fürdő olyan, mintha templom volna, csendes és magányos,
Édes illattal.

A víz ellepi a költőt, mint az éj,

A költő alszik a fürdőben.